

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

V.

CET OUVRAGE SE TROUVE:

Leipsig.	BOSSANGE frères, Reichs-Strasse. ZIRGÈS.
Manheim.	ARTARIA et FONTAINE.
Francfort.	JUGEL.
Berlin.	SCHLESINGER.
Bruxelles.	CARLIER.
Genève.	PASCHOUD.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4
PLACE DE L'ODÉON.





Couché fils dir.

Giffard et Jérôme Grindat, en 1820.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1824.



LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

IIe. PARTIE.—SUITE DU IVe. LIVRE.

CHAPITRE V.

NOUVELLE RUPTURE ENTRE HENRI ET LE MARQUIS.

PENDANT cette soirée qui avait fini d'une manière si agréable pour Henri, pour Rose et madame Lefèvre, tout joyeux des bonnes nouvelles que m'avait données le marquis, je n'avais songé qu'à me di-

vertir. En passant devant mon ancien café, j'eus la fantaisie d'y entrer; j'éprouvai un grand dépit: mon amour-propre gémit de voir combien le bel établissement que j'avais fondé, avait dégénéré. Les glaces, dont plusieurs étaient cassées, répétaient les traits d'une vieille petite dame de comptoir bien sèche, bien ridée..... et bossue; un seul lustre était à moitié allumé; on y buvait de la bière; on y fumait! Ce n'était plus cet ancien militaire à qui j'avais cédé qui en était propriétaire. En peu de temps, mon pauvre café avait subi plus de mutations que n'en subissent aujourd'hui les études d'avoués et de notaires, les charges d'agens de change et de commissaires-priseurs, les comptoirs et magasins des marchands de nouveautés et autres qu'on paie si cher, et où on va si vite vers une grande fortune, ou une grande culbute. François Doucet, dit la Victoire, avait vendu à un sous-préfet destitué en 1814, et qui n'avait pas été replacé dans les cent

jours; celui-ci avait mal fait ses affaires; un créancier l'avait dépossédé, et le créancier avait bientôt abandonné l'établissement à son huissier, pour lui payer ses frais. Ce fut cet huissier, limonadier-restaurateur, qui m'apprit ces nombreux et brusques changemens : il se plaignait d'avoir payé trop cher; le commerce languissait, s'il fallait l'en croire; et déjà lui-même ne paraissait pas trop éloigné de vendre. « Eh! eh! » me disais-je, si, comme » tout me le fait espérer, le mariage projeté se faisait,... qui sait si, grâce aux libéralités du marquis et de madame Déristel, je ne pourrais pas rentrer dans » mon bien, et rendre à mon cher café sa » première splendeur? » Je me gardai de laisser percer mes projets; mais déjà j'arrangeais dans ma tête des plans de restaurations et d'embellissemens.

Cependant le marquis était impatient de savoir l'impression que son fils avait faite sur madame Déristel et sur sa fille.

Le lendemain, dès qu'il crut pouvoir êtr reçu par madame Déristel, il courut chez elle. Combien il fut enchanté d'apprendre que son fils avait eu le bonheur de plaire, mais de plaire excessivement ! On trouvait au jeune homme un extérieur agréable, un excellent ton; il avait du goût, des connaissances; il avait bien laissé voir qu'il était libéral; mais c'était une espèce de maladie de jeunesse qu'il avait prise dans les colléges, à l'armée de l'usurpateur, et dont il serait bientôt guéri par les bons conseils de M. le marquis, de sa belle-mère et de sa jeune épouse. « Puis il a tant » d'esprit! » ajouta madame Déristel; « oh! ils ont de l'esprit, tous ces libéraux! » et presque tous nos purs sont si bêtes! » — « Ce que vous dites là est bien vrai, » reprit le marquis; « par exemple, mon » vieux cousin le vicomte, n'est-ce pas le » sot provincial le mieux conditionné.... » — « Oh! » reprit madame Déristel, en se regardant avec complaisance dans la

glace de sa toilette, « nous avons dans nos » rangs des gens de mérite. » — Oui, » oui, » dit le marquis, en se regardant à son tour, avec complaisance, dans la glace qui était sur la cheminée; « nous avons de » fortes têtes. » Puis, en se détournant vers madame Déristel: « Nous comptons » même quelques femmes,... oui, des dames » qui, à mes yeux, sont de véritables hom- » mes d'état. » — « Vous vous y connais- » sez, marquis, » répliqua madame Déristel, avec un air de modestie pour elle-même et de reconnaissance pour le marquis. « Re- » venons à notre jeune homme: comme je » le disais hier, il me paraît très-important » pour nous, pour l'état, pour le bonheur » de la France, de le ranger parmi les dé- » fenseurs de la bonne cause. » — « Voilà » quel a toujours été mon plus ardent dé- » sir; et les principes qu'il a reçus dans la » famille de sa mère, ont toujours été mon » plus grand chagrin. » — « Mais comment » se fait-il, marquis, que vous, qui avez

» tant de délicatesse dans les sentimens, » vous ayez pu vous attacher à cette petite » fille qui a été sa mère? une couturière! » — « Que voulez-vous? j'étais jeune, elle » était jolie..... » — « Encore, si c'eût été » une actrice? on sait que ces sortes de » femmes étaient le patrimoine des gens » de qualité. » — « Elle a été actrice. » — » Elle a été actrice? » — « Et elle avait » un vrai talent, et des idées beaucoup plus » élevées que le reste de sa famille; mais » il ne s'agit pas de la mère. N'est-ce pas » que le fils est bien aimable? »

Ils en étaient là, lorsque mademoiselle Euphrasie entra; elle embrassa sa mère et salua gracieusement M. de Rinville. « La » conversation ne peut-elle pas continuer » devant mademoiselle votre fille, dit le » marquis, et m'autorisez-vous à deman- » der à la belle Euphrasie ce qu'elle pense » du jeune homme qui a eu l'honneur de » dîner hier avec vous? » — « C'est inutile, » dit madame Déristel, en jetant un re-

gard plein de sensibilité sur sa fille; « je » peux épargner à ma chère Euphrasie » l'embarras d'un aveu toujours si pénible » pour une jeune personne. Hier, en ren- » trant, j'ai eu avec ma fille une conversa- » tion aussi tendre de sa part que de la » mienne, et je ne crains pas d'être dé- » mentie par elle, en vous avouant que » M. Henri lui paraît un jeune homme » très-aimable. » Ici mademoiselle Euphra- sie rougit excessivement et baissa timide- ment les yeux. « Ah! mademoiselle, s'écria » le marquis, quel bonheur pour Henri, » pour moi! Hier il n'a pu me dire que » peu de mots; mais ce peu de mots suffit » pour que j'ose vous assurer que vos bon- » tés ne tombent point sur un cœur ingrat. » Si vous saviez avec quel enthousiasme il » m'a parlé de votre beauté! ajouta-t-il, en s'adressant à mademoiselle Euphrasie, » de votre esprit! continua-t-il en s'adres- sant à madame Déristel... » Tout parais- sant décidé, ces bons parens se mirent à

parler des conditions matrimoniales, des articles du contrat. Ils étaient si enchantés de ce mariage qu'ils se faisaient mutuellement des concessions; que c'était plutôt un assaut, une lutte de bons procédés qu'une discussion d'intérêts. Pendant cette agréable, mais assez sérieuse conversation, mademoiselle Euphrasie se taisait, écoutait, promenait son regard fixe, incertain, sur la personne qui parlait. Quelquefois elle remerciait par un sourire. Elle ne concevait pas trop comment le marquis prononçait le nom de fils en parlant de Henri. Elle se hasarda enfin à questionner sa mère sur ce point si important; sa mère, sans entrer dans aucun détail, lui répondit qu'en considération de cet heureux mariage, le marquis n'était pas éloigné d'adopter Henri. « Adopter! reprit la » jeune fille... Ah! oui, je comprends: » et il était aisé de voir qu'elle ne comprenait pas. Quand le marquis et madame Déristel se trouvèrent parfaitement d'accord

sur tous les articles, finement, mademoiselle Euphrasie trouva le moyen de glisser un petit mot sur la corbeille de mariage. Le marquis, dans une espèce de délire, prit feu à ce seul mot, et parla des belles choses qu'il engagerait son fils à donner à sa prétendue.

J'arrivai vers la fin de l'entretien. Toujours aux aguets, en habile observateur, je venais prévenir le marquis que j'avais vu Henri s'acheminer vers sa maison. On se sépara charmés les uns des autres, et chacun se bâtissant de son côté, et à sa manière, les plus beaux châteaux en Espagne. Il était convenu que le soir même le marquis amènerait son fils chez les dames. Madame Déristel songeait avec délices que la noblesse du père de son gendre allait rejaillir sur elle; le marquis était enchanté en pensant qu'il aurait pour bru une riche et charmante personne; mademoiselle Euphrasie ne se sentait pas de joie en pensant qu'elle allait avoir

des cachemires et des diamans; et les choses me parurent si avancées que je crus pouvoir de ce pas aller trouver le maître de mon ancien café, et lui faire des propositions pour le racheter.

Le marquis trouva Henri qui l'attendait dans son cabinet. « Victoire ! Victoire ! s'écria-t-il, tu l'emportes, tu plais, on t'a-» dore ; tu tiens de ton père ; elle est à toi ; » à ce soir la première entrevue. » Henri ne comprenait pas, ou plutôt craignait de trop bien comprendre d'où naissaient les bruyans transports de son père. Il lui en demanda la cause. Le marquis, toujours dans l'ivresse de la joie, lui apprit que son mariage avec la belle Euphrasie était arrêté, conclu.... Il fallut bien que Henri s'expliquât. Avec tout le respect qu'il devait au marquis, mais avec la plus grande fermeté, il lui déclara que le temps n'avait rien changé à ses dispositions, et que jamais il n'épouserait mademoiselle Déristel. Qui pourrait peindre la

surprise, la stupéfaction du marquis? Qu'on se figure un homme tout à l'heure au comble de ses désirs, se croyant sûr du succès dans une des plus importantes affaires de sa vie, et tout à coup déchu de son succès, trompé dans ses espérances! «Quoi!.. » qu'est-ce? » s'écria-t-il, pouvant à peine articuler un mot... « Eh! mais... hier que » m'as-tu dit? » — « Je vous ai dit que je » trouvais cette demoiselle très-belle, que » je trouvais sa mère très-spirituelle; mais » ni l'esprit de la mère, ni la beauté de la » demoiselle ne me décideront à l'épouser. » — «Ingrat, perfide!... Mais voyons, expli» quons-nous, » dit le marquis en s'apaisant pour un instant. «Est-ce que tu serais » amoureux d'une autre? est-ce que cette » passion qui t'a tenu si long-temps hors » Paris, dans la maison de campagne » d'un ami, aurait assez d'empire sur toi » pour te faire refuser un parti aussi avan» tageux? Eh! mais, mon cher enfant, il » faut se défier de tous ces grands senti-

» mens. Voilà comme vous êtes, vous au-
» tres philosophes ; vous vantez bien haut
» la fermeté de votre caractère, et vous
» vous laissez mener par le premier petit
» minois... Tous ces amours de caprice, ou
» de sentiment, ou même de passion, doi-
» vent-ils jamais nous faire oublier les af-
» faires essentielles de la vie, le soin de
» notre fortune, les calculs d'une juste
» ambition? » Henri, en souriant, protesta
que ce n'était point une passion amoureuse
qui l'avait tenu si long-temps hors Paris,
et qu'au contraire, pendant ce voyage, il
avait constamment éprouvé la douleur
d'être séparé de celle qu'il aimait. « Oh !
» grand Dieu ! » reprit le marquis comme
épouvanté de ce qu'il croyait entrevoir,
« Est-ce que ce serait?... est-ce que cette
» petite Rose?... Ce serait d'elle que tu se-
» rais amoureux ! » Henri avoua noble-
ment son amour pour sa cousine. Alors la
fureur du marquis n'eut plus de bornes ;
il criait, il tempêtait, il injuriait son fils,

il invectivait Rose et sa mère. « Et tu son-
» ges à l'épouser ? » — « Oui, mon père. »
— « Et tu comptes sur mon consentement ? »
Henri, blessé malgré lui du ton méprisant avec lequel le marquis parlait de sa tante et de sa cousine, fut sur le point de répondre que dans sa position et aux termes de la loi, il n'avait besoin du consentement de personne; mais il se retint : « Mon
» père, dit-il, j'espère que vous voudrez
» bien m'accorder votre aveu. » — « Ja-
» mais! jamais! n'y compte pas; mais, est-
» ce qu'on épouse ces filles-là ? est-ce que,
» quand on veut.... Eh ! que diable, moi
» qui te parle, dans ma jeunesse... » Henri, épouvanté à son tour des paroles qui pouvaient échapper à son père, s'empressa de l'interrompre; et le marquis réfléchissant tout à coup à la manière dont il s'était conduit avec la mère du jeune homme qui était devant lui, craignant d'insulter devant un fils la mémoire de sa mère, changea brusquement de discours. Il en revint

à s'attendrir. Il supplia son fils de ne pas le désespérer par son obstination. Il ne savait ce qui devait l'affliger le plus, ou de ce que Henri refusait d'épouser mademoiselle Déristel, ou de ce qu'il voulait épouser mademoiselle Lefèvre. Henri se désolait de ne pouvoir contenter son père. Il essayait de le fléchir, il lui parlait des soins que madame Lefèvre et son mari avaient donnés à son éducation. « Oui, » criait le marquis, un beau chef-d'œuvre » que ton éducation! ils ont fait un jacobin » du fils du marquis de Rinville,... fils natu- » rel, il est vrai; et combien je m'en félici- » te! Si tu persistes dans tes principes per- » vers, du moins je n'aurai pas à craindre » que mon nom soit déshonoré; car, ja- » mais, je le jure à présent, jamais je ne » te reconnaîtrai. » Henri prenait à témoin son père des charmes, des vertus de Rose. Pendant le peu de temps que le marquis avait passé dans leur modeste demeure, n'avait-il pas apprécié lui-même

combien cette jeune fille était intéressante?
« C'est possible, répondait le marquis; je
» mentirais si je n'avouais que j'ai été tou-
» ché, extrêmement touché de l'amitié,
» du respect qu'elle m'a témoigné. Avec
» quelle joie elle s'est empressée de com-
» mencer mon portrait!... Mais, juste ciel!...
» quand j'y pense.... N'y avait-il pas du
» calcul dans ces amitiés qu'on m'a pro-
» diguées? Ne voulait-on pas me gagner,
» me séduire en faveur d'un amour que je
» ne peux jamais approuver? Non, je ne
» l'approuverai point. » Il reprit sa fureur;
Henri resta ferme dans sa résolution, et
voilà le père et le fils plus brouillés que jamais.

Comment annoncer cette nouvelle à madame Déristel? Le marquis ne savait s'il devait écrire à la dame ou se présenter chez elle. Après beaucoup d'hésitations, il prit ce dernier parti. Il arriva chez madame Déristel fort décontenancé. En le voyant entrer seul, madame Déristel se

sentit presque aussi décontenancée que lui. Mademoiselle Euphrasie avait fait une grande toilette. Lorsqu'avec beaucoup de préparations, après avoir toussé plusieurs fois, le marquis eut appris à ces dames que cette grande toilette avait été faite en pure perte, la jeune fille se mit à pleurer de dépit; la mère suffoquait de rage. « M'a-» voir compromise! avoir compromis ma « fille! et pour qui? pour un petit sot sans » principes, ou plutôt qui a des principes » horribles! » Elle dit encore plus de mal de Henri qu'elle n'en avait dit de bien le matin. Mais c'était surtout au marquis que madame Déristel en voulait. N'avait-il pas agi en véritable écervelé? N'aurait-il pas dû, par égard pour mademoiselle Euphrasie, être bien sûr du consentement de son fils? « Mais non, vous étiez si pressé de » marier votre fils, votre fils naturel, » votre bâtard! » — « Comment? c'est un » bâtard! » dit mademoiselle Euphrasie. — « Eh! oui; le refus n'est-il pas encore

» plus humiliant? » — « Oui sans doute, » plus humiliant. » — « Mais non, n'y a-t-il » pas au contraire de quoi se consoler? la » perte n'est pas grande. » — « Oui, il y a » de quoi se consoler. Dieu merci, je con» nais mon père et ma mère. » Ici le marquis, commençant à se piquer des propos de la mère et de la fille, se permit quelques épigrammes contre la probité du père de mademoiselle Euphrasie, son ancien intendant. Madame Déristel, encore plus piquée, se permit quelques amères railleries sur ce que M. le marquis avait été chambellan de l'usurpateur. La scène devint très-vive, et l'on resta fort irrité des deux parts. Voilà donc le pauvre marquis brouillé avec tout le monde.

Pendant ce temps, je marchandais mon ancien café. Mon successeur, voyant que j'en avais grande envie, disait ne pas vouloir vendre; on ne pourrait le décider à quitter que moyennant un prix par-dessus

les maisons : cela me contrariait ; « Mais
» quoi! n'aurai-je pas de quoi payer.... et
» payer même fort cher, grâce à l'heureux
» mariage qui va se conclure. »

CHAPITRE VI.

COMMENCEMENT D'UN COMPLOT CONTRE ROSE.

Le lendemain, de très-bonne heure, j'arrivai chez M. de Rinville. Jamais je ne m'étais senti si gai, si content de moi-même. Hélas! ce bon M. de Rinville n'avait plus que moi pour ami, pour confident. Je l'avais vu radieux, sûr de son fait; je le trouvai triste, abattu, sans espérance. Combien moi-même je fus consterné! il me raconta tout ce qui s'était passé entre lui et son fils, et je partageai sa fureur contre les principes libéraux du jeune homme. Il me raconta ce qui s'était passé entre lui et madame Déristel, et je parta-

geai sa fureur contre les opinions exagérées de cette femme qui portait aussi trop loin, disait-il, l'amour des préjugés, et la haine de la philosophie, si bien qu'à nous entendre, il n'y avait que le marquis et moi qui fussions raisonnables et pensant bien. Cependant, comme je crus voir qu'au milieu de son abattement, il tenait encore beaucoup à ce projet de mariage, je sentis mon courage renaître, et cherchant à ranimer le sien, je lui fis entrevoir avec adresse que rien n'était désespéré. « Le » premier point, lui disais-je, serait de » vous remettre bien avec madame Déristel; voulez-vous que je la voie? » — « Soit, me dit-il, vois cette femme, » qui en effet a eu quelque raison de se » fâcher; je te donne plein pouvoir. Quant » à moi, je suis si troublé, si hors de moi... » Cruel Henri!... Je l'aime encore. Qu'est-» ce que je veux? son bonheur. M'oublier » jusqu'à lui proposer de le reconnaître, » de l'adopter! lui, le fils d'une couturière,

» qui ensuite a été actrice et ta femme! »
Malgré toute mon humilité, je fis la grimace
à ce propos un peu trop franc; le marquis
s'en aperçut. « Pardonne-moi, mon cher
» Giffard, me dit-il; encore une fois, je
» suis si troublé!.... Il me semble cepen-
» dant que pour un enfant naturel qui n'a
» rien, la perspective est assez belle, et que
» le simple bon sens devrait lui faire accep-
» ter..... » — « Ah! bien oui! demandez
» donc du bon sens à ces jeunes philoso-
» phes qui vous disent que le bonheur ne
» se trouve ni dans les honneurs ni dans
» la fortune. » — « Eh! non, ce n'est
» point sa philosophie, son désintéresse-
» ment qui s'opposent le plus à mes vœux;
» c'est son amour pour cette petite Rose,
» sa cousine, qu'il a eu l'audace de m'a-
» vouer. » — « Il a eu l'audace de vous
» avouer..... » — « Eh! mon Dieu oui. »
A ces mots, il s'éleva dans mon âme un lé-
ger remords. « Qui, moi! troubler les amours
» du fils et de la nièce de ma femme!.. » Mais

mon intérêt n'était il pas de servir les projets du marquis ? Comment racheter mon café, si le mariage projeté ne se fait pas? J'étouffai mes scrupules. « Petit obstacle, » dis-je à M. de Rinville ; il y a mille » moyens de détruire cet amour ridicule. » Je cours chez madame Déristel, et j'es» père vous rapporter de bonnes nou» velles. »

Je me fis annoncer comme ayant à parler à madame de la part de M. le marquis de Rinville. On vint me répondre que madame ne pouvait ni ne voulait me recevoir. J'insistai ; je dis que j'apportais des paroles de paix, de conciliation. On me fit une réponse encore plus dure que la première. Je me retirais fort confus d'avoir échoué dans mon ambassade, lorsque je crus devoir m'arrêter au bruit d'une sonnette violemment agitée : je fus bien inspiré ; la femme de chambre qui m'avait si impoliment éconduit, vint m'annoncer que sa maîtresse s'était ravisée, et qu'elle consen-

tait à me recevoir. J'augurai bien de cette variation d'humeur.

Madame Déristel était avec sa fille. La jeune personne paraissait avoir beaucoup pleuré, mais elle affectait un air libre et joyeux. « Eh bien! monsieur, me dit la » mère, qu'avez-vous à m'apprendre de » M. de Rinville? Croit-il que l'amitié » puisse jamais se rétablir entre nous? » Non; tout est rompu. » — « Oh! mon » Dieu, oui, tout est rompu; et nous n'y » pensons plus, » dit mademoiselle Euphrasie d'un air leste et dégagé. — « Paix, » ma fille, » reprit sévèrement madame Déristel; « voyons, monsieur, hâtez-vous » de parler. » Je fis humblement, mais d'une manière fort attendrissante, le tableau de la douleur de M. le marquis. « Homme injuste! » reprit madame Déristel, « m'accabler de duretés, parce que je » sens vivement l'injure faite à ma fille! » — « Ah! voilà son plus grand chagrin. » Il ne conçoit pas comment il a pu se

» laisser emporter de la sorte ; et en sup-
» posant qu'il fallut renoncer à la grande
» affaire qui vous occupait, il voudrait
» au moins ne pas perdre votre estime. Il
» sent trop combien à présent ce jeune
» Henri doit vous être odieux. » — « Odieux !
» dit mademoiselle Euphrasie, point du
» tout. J'ai suivi les conseils de ma mère,
» et je vous garantis qu'il m'est tout-à-fait
» indifférent. » — « Mais taisez-vous
» donc, Euphasie, » répliqua madame
Déristel qui paraissait impatientée du bavardage de sa fille. « Le petit sot ! » continua t'elle. Il me sembla voir que le courroux de la dame s'adoucissait, et qu'au fond du cœur elle désirait encore très-vivement le mariage de sa fille avec le fils du marquis de Rinville. En habile négociateur, je profitai de cette heureuse disposition ; et en m'humiliant encore plus pour le marquis, en redoublant d'indignation contre Henri, je suppliai madame Déristel de vouloir bien recevoir M. de

Rinville qui n'aspirait plus sans doute à devenir le beau-père de mademoiselle Déristel, mais qui ne voulait pas rester brouillé avec son estimable amie. Mon ton était si humble, et tout en disant que je regardais l'affaire comme rompue, j'avais tellement laissé entrevoir l'espérance de la renouer, que la bonne dame se trouva tout-à-fait apaisée à la fin de mon discours. Elle réfléchit quelques instans; puis se tournant vers sa fille : « Qu'en dis-tu Euphrasie? faut-» il recevoir M. de Rinville ? « — « Eh ! » mais, ma mère, je crois... » Après ces deux mots, mademoiselle Euphrasie s'arrêta, regardant sa mère d'un air incertain. « Eh bien, que croyez vous ? » reprit madame Déristel, « parlez donc, parlez, » quand on vous interroge. Monsieur pré» tend que tout espoir n'est pas encore » perdu pour ce mariage auquel, depuis » hier, j'ai souvent été bien fachée d'avoir » pensé ; il faut savoir si cela vous con» vient ; car bien certainement je ne for-

» cerai pas votre inclination. Répondez » donc ; désirez-vous que je consente à » revoir M. de Rinville » — « Eh ! mais, ma » mère, moi.... je ne sais pas. » — « Vous » ne savez pas, » répéta la mère en contrefaisant sa fille, puis s'adressant à moi : « Qu'il vienne. » — « Oui, qu'il vienne, » dit mademoiselle Euphrasie. — « Mais, » ajouta madame Déristel, qu'il ne se » flatte pas... » — « Il ne se flatte, » dis-je en me permettant de l'interrompre, « que » de recouvrer votre amitié. Seulement » comme il veut bien avoir quelque con» fiance dans mon zèle et dans mon dé» vouement, il m'avait chargé de deman» der à madame s'il ne lui serait pas » désagréable que j'assistasse à la confé» rence. » — « Soit, venez avec lui. » — » Oui, venez, dit mademoiselle Euphrasie, » vous m'avez l'air d'un bien honnête hom» me. » Elle ne pleurait plus, elle n'avait plus envie de pleurer ; elle ne pensait déjà plus à cette qualité de bâtard qui la veille

lui avait inspiré tant de répugnance. Madame Déristel avait tout-à-fait oublié les duretés que le marquis lui avait dites ; elle confessait qu'elle-même avait été un peu vive, beaucoup trop vive ; mais n'était-ce pas naturel quand elle voyait sa fille, sa chère fille, si outrageusement dédaignée ? elle espérait que tout pourrait encore s'arranger. « S'il en était autrement... oh ! alors... » Elle laissa échapper quelques mots qui annonçaient que la bonne dame était passablement vindicative ; ce qui me fit encore plus désirer le succès de l'affaire pour la paix et la tranquillité de toutes les parties intéressées.

Je revins bientôt avec M. de Rinville. Nous trouvâmes madame Déristel seule ; elle avait pensé que mademoiselle Euphrasie ne devait pas être présente à l'entretien. Le marquis et madame Déristel se firent réciproquement des excuses sur leurs vivacités de la veille ; mais comme il arrive assez fréquemment, ces excuses furent fai-

tes de manière à ranimer plutôt qu'à éteindre le ressentiment des deux personnes. Heureusement j'étais là, et je parvins à les apaiser. « Ne revenons plus sur ce » qui est passé, leur dis-je, songeons à » ce qu'il convient de faire pour arriver au » but honorable que nous désirons tous at- » teindre. » — « C'est cela, dit le marquis ; » d'abord, ne croyez pas que mon fils dé- » daigne votre fille ; il l'estime, il l'ad- » mire ; il en serait fou, s'il n'était sottement » épris d'une autre..... » — « Comment » d'une autre ! s'écria madame Déristel. » Il aimerait une autre personne ? » Qu'on juge combien je fus contrarié de cette indiscrétion du marquis ! Madame Déristel paraissait fort irritée. « Ah ! mon Dieu ! » s'écria le marquis, « j'ai eu tort de vous » dire cela ; mais, puisque le mot m'est » échappé ; oui, il aime..... » — « Et qui » donc ? » — « Oh ! il y a des motifs qui » rendent cette passion fort excusable. » C'est sa cousine du côté de sa mère.

» Ils ont été élevés ensemble ; elle a des » talens, c'est une artiste. » — « Elle est » artiste ! » — « Oui, elle peint, elle donne des leçons de dessin. » — « Ah ! ah ! » Je me hâtai de prendre la parole. « Il ne faut » pas que cela nous inquiète, dis-je ; cette » petite Rose est douce, timide, raisonnable ; » elle sentira...... » — « Oui, elle est rai- » sonnable, dit le marquis ; mais le jeune » homme a du caractère ; il tient de moi. » — « Oh ! s'il tient de vous, » reprit madame Déristel avec un sourire dédaigneux qu'heureusement le marquis ne remarqua point....... A dater de ce moment, elle ne prononça plus un seul mot. Elle semblait plongée dans de graves réflexions. Ce n'était pas qu'elle fût tout-à-fait étrangère à l'entretien ; elle écoutait, on voyait à ses signes et à l'expression de sa physionomie, qu'elle approuvait ou qu'elle blâmait ce qu'on proposait. Mais il n'y eut plus à parler que pour le marquis et pour moi.

« Si vous voulez m'en croire, dis-je, » pour bien des raisons, nous ne chercherons pas dans ce moment à détourner » M. Henri de son inclination pour sa » cousine; mais nous emploîrons tous nos » efforts à détourner la cousine de son » inclination pour M. Henri. Avant les » événemens du vingt mars, la petite n'avait-elle pas engagé elle-même M. Henri » à remplir les vœux de son père ? Ne » peut-on pas réveiller sa générosité ? lui » faire sentir que si elle aime véritablement son cousin, elle ne doit pas s'opposer à son bonheur, et l'empêcher de » devenir riche et marquis ? » — « J'entends, dit M. de Rinville ; pour parvenir à guérir mon fils de sa philosophie, » de son désintéressement, de son amour, » nous exciterons Rose à montrer de la » philosophie, du désintéressement, du » courage, en renonçant au jeune homme » qu'elle aime. C'est très-bien calculé. » Pauvre petite! Cela me fait de la peine:

» exiger d'elle un si grand sacrifice! mais
» il le faut. » — « En supposant, conti-
» nuai-je, que Rose éprouve quelque répu-
» gnance à se montrer généreuse, n'ai-je
» pas des droits, une espèce d'autorité
» dans la famille? Ma femme n'était-elle
» pas sa tante? donc je suis son oncle;
» et je puis démontrer à ma nièce et à ma
» belle-sœur combien il serait odieux de
» faire manquer un excellent mariage à
» leur cousin, leur neveu, le fils de ma
» femme. Et enfin, si tout cela manque,
» ne pouvons-nous trouver pour ma nièce
» un parti convenable, plus convenable
» à son modeste état, à l'état modeste de
» sa mère? » — « Ah! voilà ce qui vau-
» drait mieux, reprit le marquis. Oui,
» tâche de lui trouver quelque jeune
» homme bien honnête, bien bon sujet,
» qui lui plaise. Je serai si content de la
» savoir heureuse! Ainsi donc, » continua-
t-il en se levant, « tout est convenu. Quant à
» moi, je ne ferai pas de démarches auprès

» de mon jeune homme. S'il vient me voir, » je ne le contrarierai point; j'attendrai. » Du courage, un peu de patience, ma » belle amie, » ajouta-t-il en baisant galamment la main de madame Déristel; « combien je me félicite d'emporter l'espoir que » tout finira, comme nous le voulons, pour » le bien de ces jeunes gens. Pardon si » je vous quitte: on m'attend à une conférence avec quelques-uns de nos collègues » pour concerter des mesures contre notre minorité qui ne nous gène pas » trop, mais que nous serions bien aises » de réduire tout-à-fait au silence. » Le marquis sortit. J'allais le suivre; madame Déristel me retint.

« Monsieur Giffard, me dit-elle, vous le » voyez; ce M. de Rinville est un pauvre » homme. Il s'apitoie sur son fils, sur » cette petite fille... Il est capable de leur » céder; il faut agir sans lui. Je lui en » veux beaucoup de m'avoir caché ces » amours ridicules de M. Henri. Si je les

» avais connus, nous n'en serions pas où
» nous en sommes; mais à présent, je mets
» de l'amour-propre à ce que le mariage
» que j'ai projeté se fasse; et d'ailleurs,
» ma chère fille, ma chère enfant, dont
» le cœur s'est déclaré pour le fils du mar-
» quis !....... Ah ! si les choses étaient ce
» qu'elles devraient être, un bon ordre du
» roi, une bonne lettre de cachet, enver-
» raient bien vite cette petite Rose et sa
» mère dans un couvent dont elles ne
» sortiraient qu'après les noces de ma
» fille. » A ces mots, prononcés d'un ton méchant, vindicatif, j'éprouvai un nouveau remords. Je me reprochais d'être le complice de cette femme; je surmontai encore mon scrupule, en cherchant à me persuader que j'agissais pour le bonheur de tous. Madame Déristel continua : « Je
» doute fort que votre nièce soit assez gé-
» néreuse, ou plutôt assez dupe pour re-
» noncer de son plein gré à Henri. Cepen-
» dant, essayez, employez auprès d'elle

» la persuasion, l'autorité d'un oncle; mais
» le point essentiel, c'est de la marier, de
» la marier bien vite. Ne vous mêlez pas
» de lui chercher un parti; j'en fais mon
» affaire.... Ce marquis me gêne.... On ira
» pleurer auprès de lui; je le vois déjà
» s'attendrir,.... fléchir..... Il faut que je
» trouve le moyen de l'éloigner... Monsieur
» Giffard, je veux voir votre nièce. Elle est
» artiste? elle donne des leçons de dessin?
» allez dès demain dire à votre belle-sœur
» que vous avez trouvé une écolière pour
» sa fille. Je ne crois pas que mon nom
» de Déristel soit connu de vos chères
» parentes: pour plus de précaution, dites
» que cette nouvelle écolière est ma-
» demoiselle Euphrasie Moreau. Je ne
» veux m'appeler devant elles que ma-
» dame Moreau. J'aurai soin que mes
» gens ne me donnent que ce nom.
» Du silence avec le marquis, voilà tout
» ce que je vous demande; le reste me
» regarde. » Toujours curieux et tracas-

sier, je cherchai à connaître davantage les projets de madame Moreau Déristel; elle se tint sur la réserve. « Soyez tranquille, » me disait-elle, je ne veux que le bon» heur de votre nièce; je lui ménage un » mari et une dot. » Touché des bonnes dispositions de cette bienfaisante dame pour ma famille, je lui promis de me conformer fidèlement à ses instructions.

En rentrant chez moi, j'y trouvai le maître de mon ancien café. Ne me voyant pas, il venait lui-même me chercher. Il avait bien diminué de son premier prix; c'était vraiment un bon marché à faire. Mais s'il était pressé de vendre, je n'étais déjà plus si pressé d'acheter. Il se retira fort mécontent de la froideur avec laquelle j'avais reçu ses propositions.

CHAPITRE VII.

SUITE DU COMPLOT.

Rose et sa mère étaient dans la plus complète sécurité. Henri s'était gardé de leur dire que son père lui avait proposé de nouveau la main de mademoiselle Déristel. Elles pensaient toutes deux avec reconnaissance à l'amitié que le marquis leur avait témoignée pendant le court séjour qu'il avait fait chez son fils; elles se flattaient qu'il verrait avec plaisir le mariage de Rose et de Henri; elles se flattaient que ce mariage serait célébré, dès que Henri aurait fini son droit.

En me rendant chez madame Lefèvre, jaloux d'être pour quelque chose dans les

beaux projets tramés contre les amours de Rose et de Henri, je me proposais de parler à la fille et à la mère avec force, avec éloquence, avec toute la gravité que pouvait me donner ma qualité d'oncle et de beau-frère. Devant elles mon courage m'abandonna. Elles étaient si joyeuses! sans me mettre dans leur confidence, elles me laissaient entrevoir avec tant d'amitié les espérances dont elles étaient enivrées! il y aurait eu de la cruauté à les désabuser brusquement. Je ne cherchai point à réveiller la générosité de Rose en l'engageant à renoncer à Henri; je ne pris point le ton d'autorité d'un oncle et d'un beau-frère; après quelques mots d'une conversation assez embarrassée, je me bornai à m'acquitter de la commission de madame Déristel. Elles me remercièrent beaucoup de cette nouvelle écolière que je procurais à Rose; je leur laissai l'adresse de madame Moreau; je sortis un peu honteux de n'avoir pas plus avancé les affaires, et j'allai

annoncer à madame Déristel que dans la matinée elle recevrait la visite de Rose et de sa mère; car madame Lefèvre m'avait dit qu'au moins pour cette première visite, elle accompagnerait sa fille.

Mademoiselle Euphrasie était avec sa mère au moment où madame Lefèvre et Rose se présentèrent. Je n'ai jamais pu savoir si la mère avait révélé à la fille que c'était sa rivale qui venait s'offrir à elle comme maîtresse de dessin ; mais ce que je sais, c'est que madame Déristel et sa fille examinaient avec une curieuse attention madame Lefèvre et surtout Rose ; et que cet examen semblait leur causer une espèce de dépit. Madame Déristel était obligée de reconnaître que Rose, extrêmement jolie, avait dans ses manières, dans son langage, quelque chose d'aimable, de bon, de gracieux qui la rendait une rivale fort redoutable.

Bientôt madame Déristel ou plutôt madame Moreau, car il ne faut plus lui don-

ner que ce nom toutes les fois qu'elle se trouvera en présence de madame Lefèvre et de Rose, sentit qu'elle devait se montrer douce, affectueuse. Elle combla la mère et la fille de complimens, de flatteries; tous les renseignemens qu'elle avait pris sur le talent de la jeune artiste s'étaient trouvés à son avantage; elle était enchantée de pouvoir donner pour maîtresse à sa fille l'élève chérie d'un des plus grands maîtres de notre école. Mademoiselle Euphrasie suivit l'exemple de samère. Elle montra ses dessins à sa jeune maîtresse; Rose reconnut que mademoiselle Euphrasie avait reçu de bons principes de ses premiers maîtres, et qu'elle annonçait d'heureuses dispositions. La bonne madame Lefèvre voyait avec plaisir que sa fille eût trouvé une élève qui pouvait lui faire honneur, et dont la mère avait déjà pour Rose tous les égards, tous les bons procédés qu'elle pouvait désirer. On convint des jours et du prix des leçons. Lorsque

je revis madame Lefèvre, elle me remercia de nouveau, et, comme toutes les choses me parurent aller selon les désirs de madame Déristel, je ne crus pas devoir encore me hasarder à jouer mon rôle de grand parent.

Je ne sais quels ressorts fit jouer cette femme adroite; mais le marquis de Rinville fut chargé tout à coup d'une mission dans le Midi de la France, qui l'éloignait au moins pour un mois.

Rose alla donner sa première leçon à mademoiselle Moreau; la mère y assistait. Mademoiselle Euphrasie, suivant toujours pas à pas les traces de sa mère, se montra encore meilleure, encore plus affectueuse pour sa maîtresse. Vers la fin de la seconde leçon, Rose vit entrer dans le cabinet où elle enseignait le dessin à mademoiselle Euphrasie, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans. C'était un grand, gros garçon, un peu haut en couleur, les cheveux noirs, touffus et bouclés; le col

de sa chemise remontait à d'épais favoris; il avait des moustaches et des bottes avec des éperons; sa physionomie était assez belle, mais on y voyait de l'impudence et de la fatuité. Il salua les dames avec une politesse apprêtée; madame Moreau parut charmée de le voir: c'était M. de Saint-Edme, allié, quoique d'un peu loin, à la famille Moreau. Il avait été militaire; des circonstances malheureuses et la paix l'avaient forcé de quitter le service. Il était sans place pour le moment; mais il espérait bientôt en avoir une. Madame Moreau lui demanda des nouvelles de son oncle le substitut, de sa cousine la veuve de l'agent de change, et de son cousin le chevalier de Saint-Louis. Ce jeune homme n'avait point un mauvais ton; mais on remarquait dans ses bonnes manières de la gêne, de la contrainte, presque de l'affectation et de l'hypocrisie.

A la leçon suivante, madame Moreau adressa beaucoup de questions à Rose, lui

demanda ce qu'elle pensait de M. de Saint-Edme; Rose répondit qu'elle n'y avait fait aucune attention. Madame Moreau parla de ce jeune homme avec un grand éloge; suivant elle, il était franc, brave et généreux : Rose ne répondit rien.

M. de Saint-Edme fit une nouvelle visite. Il eut occasion de se trouver seul avec les deux jeunes personnes, et il leur débita beaucoup de galanteries. Après son départ, mademoiselle Euphrasie dit à Rose qu'elle croyait que sa jeune maîtresse avait fait la conquête de M. de Saint-Edme. Rose, en plaisantant, répondit que M. de Saint-Edme n'avait pas plus épargné les complimens à l'écolière qu'à la maîtresse, et que l'on ne pouvait savoir à laquelle il donnait la préférence.

M. de Saint-Edme choisissait toujours pour ses visites l'heure où mademoiselle Euphrasie prenait sa leçon de dessin. Un jour, au moment où la leçon finissait, madame Moreau fit appeler sa fille, et Rose

resta seule avec M. de Saint-Edme. Pendant qu'elle serrait ses crayons, qu'elle nouait son portefeuille, le jeune homme, après s'être recueilli quelques momens, hasarda quelques mots qui ressemblaient à une déclaration d'amour fort respectueuse sans doute, mais qui n'en parut pas moins très-déplacée à Rose. Elle se hâta de prendre ses gants, son chapeau, et sortit en disant à M. de Saint-Edme qu'elle venait dans la maison pour donner des leçons de dessin, et non pas pour écouter de pareils discours.

Le lendemain, Rose crut devoir raconter à madame Moreau ce qui était arrivé. « Eh bien! ma chère, » lui répondit madame Moreau, « pourquoi s'effrayer? Savez-vous » que ce jeune Saint-Edme serait un ex- » cellent parti? » — « Cela se peut, » reprit Rose; « mais, je vous en supplie, ne » me laissez plus seule avec lui. » A dater de ce moment, madame Moreau et même mademoiselle Euphrasie ne cessaient d'en-

gager Rose à se montrer sensible aux hommages de M. de Saint-Edme. Fatiguée de ces obsessions, Rose après s'être concertée avec sa mère, crut devoir écrire à madame Moreau qu'elle regrettait de ne pouvoir continuer ses leçons à sa fille, et on ne la revit plus.

Quoiqu'on ne m'eût rien confié, j'étais au courant de tout; j'avais tout deviné. J'avais vu M. de Saint-Edme chez madame Déristel; il m'avait paru avoir un vrai mérite. Je l'avais revu à mon ancien café que je continuais de fréquenter; il était du petit nombre des habitués; et comme il se montrait d'une grande force au billard, mon estime pour lui avait redoublé. Il m'avait dit qu'il comptait bientôt faire un bon mariage; madame Déristel m'avait dit qu'elle espérait bientôt marier Rose; n'en était-ce pas assez pour m'éclairer? je désirais vivement le succès de l'affaire. Henri ne savait absolument rien; madame

Lefèvre et Rose n'avaient pas cru devoir l'instruire.

La conduite de Rose contraria beaucoup madame Déristel. M. de Saint-Edme au contraire, qui avait une très-bonne opinion de lui-même, prétendit que si Rose ne voulait plus reparaître, c'était pour se soustraire au danger de la passion qu'il lui avait inspirée, et qu'elle combattait vainement. Madame Moreau, sans se décourager, écrivit une lettre pathétique où elle suppliait la jeune artiste de ne pas abandonner sa chère Euphrasie. Elle chargea sa femme de chambre de porter la lettre. Plein de suffisance, M. de Saint-Edme courut après cette femme de chambre, lui prit la lettre, et se chargea de la porter lui-même.

Ce fut Rose qui vint ouvrir à M. de Saint-Edme. A l'aspect de cet homme, involontairement elle poussa un cri d'effroi; madame Lefèvre accourut, et toutes deux suppliaient ce monsieur avec poli-

tesse, mais avec chaleur, de cesser de les importuner. Le hasard voulut que, dans le même instant, Henri rentrât chez lui. En voyant cette espèce de débat entre un inconnu et sa tante et sa cousine, il demanda vivement à M. de Saint-Edme ce qu'il voulait à ces dames. M. de Saint Edme répondit avec hauteur. Henri fit rentrer les dames dans l'appartement, ferma la porte sur elles, et priant l'inconnu de vouloir bien se retirer, il l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier. Dans ce court trajet, les deux jeunes gens également irrités, se donnèrent un rendez-vous pour le lendemain au bois de Vincennes.

Henri trouva sa tante et sa cousine tremblantes, effrayées de sa rencontre avec ce monsieur de Saint-Edme. Il les rassura; il avait un air si calme, il était si maître de lui-même qu'elles ne se doutèrent point du rendez-vous donné pour le lendemain. Il les interrogea; il fallut bien lui tout révéler. Quand il apprit que

sa cousine avait vu ce monsieur chez une madame Moreau à la fille de laquelle Rose donnait des leçons de dessin, quand il sut que c'était à moi que madame Lefèvre et Rose devaient la connaissance de cette madame Moreau, il soupçonna quelque complot. Au portrait que Rose lui fit de madame Moreau et de sa fille, il ne douta pas que ces dames ne fussent madame Déristel et sa chère Euphrasie; il se garda de faire voir ses soupçons, il se contenta de dire : « Giffard n'est pas un méchant » homme; mais qu'il aurait besoin de » rester toujours sous l'influence des » honnêtes gens! avec la faiblesse et la » facilité de son caractère, si les intrigans » s'en emparent, il est capable de faire » des méchancetés. »

CHAPITRE VIII.

UN DUEL.

Henri avait eu occasion, dans ses écrits, de s'élever avec force contre le duel, cette manie aussi déplorable qu'invétérée des temps modernes. Provoqué par M. de Saint-Edme, il sentit qu'il est des circonstances où un homme d'honneur est obligé de plier devant les préjugés les plus absurdes. Il s'était intimement lié avec le peintre célèbre dont Rose était l'élève. Ce brave et honnête homme avait été militaire. En 1792, il avait fait partie de ce bataillon des arts, qui a donné à la France de grands artistes et d'illustres guerriers. Après avoir occupé des grades assez élevés

dans l'armée, il avait repris ses pinceaux. Tout en se piquant de philosophie et d'indépendance dans le caractère, sous l'empire il avait peint des batailles, sous la restauration il faisait des tableaux d'église. Ce fut lui que Henri choisit pour son témoin. Chemin faisant, le peintre avait interrogé Henri sur son adversaire, et Henri lui avait dit qu'il le croyait un commis marchand : plusieurs jeunes commis avaient alors le petit ridicule de chercher à se donner une tournure militaire.

Arrivés sur le terrain, ils ne tardèrent pas à voir venir M. de Saint-Edme également accompagné de son témoin; mais quelle surprise ! ce témoin,... c'était moi. M. de Saint-Edme avait couru chez plusieurs amis qu'il n'avait pas trouvés : il m'avait rencontré à ce café où j'avais l'habitude de le voir; sans me nommer son adversaire, il m'avait proposé de l'assister dans une affaire d'honneur, et j'avais accepté. Quel sot rôle! moi, témoin de

M. de Saint-Edme contre Henri, contre le fils du marquis, le fils de ma femme, le cousin, l'ami, l'amant de ma nièce ! et par suite des complots tramés pour traverser le bonheur de ces deux amans, complots dans lesquels j'ai trempé ! L'homme le plus habitué à conserver sa présence d'esprit y aurait perdu la tête. Jugez de ce que devint la mienne, lorsque je me trouvai en présence de ce jeune Henri, pour qui, malgré la différence de nos âges, je m'étais toujours senti plus de respect que je ne lui en inspirais, envers qui, sans qu'il le sût, j'étais déjà coupable de si grands torts !

« Eh quoi ! » me dit Henri en souriant, « vous, témoin contre moi ? » Je cherchais ma réponse; mais je fus bientôt distrait par une autre circonstance. A l'aspect de M. de Saint-Edme, le peintre, témoin de Henri, prend un air imposant et sévère : « C'est vous! » dit-il, avec mépris, à ce M. de Saint-Edme qui pâlit et se décon-

certe. M. de Saint-Edme avait apporté deux pistolets; le peintre avait apporté deux épées. « Ne rougiriez-vous pas, » continua le témoin de Henri, « de vous » servir d'une arme dans laquelle vous » avez acquis une trop funeste célébrité? » Vous avez été militaire, vous devez sa- » voir vous servir d'une épée. » — « Oui, » je m'en servirai, » dit Saint-Edme cherchant à cacher son embarras sous un air de fanfaronnade. Les deux champions croisent le fer : soit adresse ou hasard, soit par suite du trouble de son adversaire, Henri fait sauter l'épée de M. de Saint-Edme. « C'est assez, » dit le peintre d'un ton d'autorité, en se plaçant entre eux. Puis s'adressant à Saint-Edme : «Vous » devez être content de l'honneur que » vous a fait monsieur en se battant con- » tre vous : retirez-vous. » Saint-Edme se tourne vivement vers le peintre qui, d'un regard dédaigneux, lui fait baisser

les yeux. Saint-Edme obéit avec rage, mais avec encore plus de confusion.

Je ne le suivis point. J'étais trop curieux de savoir ce que cela signifiait. « C'est » donc votre ami, me dit Henri ; vous » le connaissez donc? » — « Du tout ; et » je reste exprès pour savoir quel il est. » Le témoin de Henri nous apprit que ce monsieur de Saint-Edme était un très-mauvais sujet qui désolait sa famille par sa conduite, un joueur vivant de déplorables industries, criblé de dettes, chassé des gardes d'honneur sous l'empire, chassé des mousquetaires sous le roi, un duelliste, n'ayant d'autre talent que celui de bien tirer le pistolet. « Il sait que je » connais sa vie, ajouta-t-il, et il tremble » devant moi. Je me reproche, mon cher » Henri, d'avoir souffert votre combat ; » mais si je m'y étais opposé, vous n'au» riez pas voulu m'entendre. »

Après cette explication, ce fut mon tour. Henri me demanda par quelle singulière

aventure je me trouvais témoin d'un homme que je ne connaissais pas. J'étais si repentant, si honteux de tout ce que je venais d'apprendre sur mon nouvel ami Saint-Edme, que cette fois, le remords l'emportant sur toute autre considération, et pressé de prouver mon repentir, je confessai piteusement toutes les trames de madame Déristel préparées à l'insu de M. de Rinville, mais auxquelles je n'étais pas étranger. « Grâce au ciel, s'écria Henri,
» mon père n'est donc pour rien dans toutes
» ces infamies! Mais vous, monsieur Gif-
» fard! » ajouta-t-il avec un ton de supériorité que je ne lui avais jamais vu prendre en m'adressant la parole, « vous qui
» n'avez aucune autorité ni sur moi, ni sur
» ma cousine, de quel droit vous permet-
» tez-vous de vouloir contrarier et diriger
» nos inclinations? Croyez-moi; si vous
» voulez que nous conservions pour vous
» les égards que nous commande le titre
» de mari de ma mère, cessez vos intri-

» gues, laissez les méchans comploter
» contre nous, et retenez bien ce que je
» vais vous dire : J'aime à me flatter que
» j'obtiendrai la main de Rose; mais, quoi
» qu'il arrive, jamais je n'épouserai la fille
» de la femme arrogante que vous avez
» servie avec tant de zèle. » A cette vive apostrophe, quel bouleversement dans ma tête! Je me sentais blessé du ton de mépris de ce jeune homme. « Il est plus or-
» gueilleux que son père, me disais-je;
» et me traiter ainsi, moi son beau-père!...» Mais j'étais si confus de toutes mes intrigues contre lui!... je balbutiai quelques mots de colère, d'excuses, et je le laissai avec son témoin.

« Mais comment se fait-il que madame
» Déristel ait eu l'idée de donner à Rose
» un aussi mauvais sujet que ce monsieur
» de Saint-Edme? C'est une horreur; et
» avoir osé se servir de moi pour un abo-
» minable complot contre ma nièce! Il
» faut que je la voie; oui, sans égard

» pour son sexe, pour sa fortune, pour
» son orgueil, je veux lui reprocher sa
» détestable conduite. Avec elle du moins,
» je n'ai aucun tort, et c'est elle qui en a
» de bien graves avec moi. » J'étais furieux.

Quand j'arrivai chez madame Déristel, à son aspect je me sentis toujours furieux, mais un peu embarrassé. Elle venait d'apprendre par sa femme de chambre que M. de Saint-Edme avait voulu porter lui-même la lettre à Rose, et elle était fort courroucée contre cet étourdi. J'eus le courage de lui dire : « Oh! s'il
» n'était qu'étourdi... » — « Plait-il ? » reprit-elle d'un ton de hauteur. Alors je lui racontai ce qu'on venait de me révéler sur son protégé. « Qui vous a dit cela ? » répliqua-t-elle un peu déconcertée à son tour. Puis se remettant : « Eh bien ! oui,
» il a eu une jeunesse un peu orageuse;
» mais il n'en est pas moins vrai qu'il pense
» très-bien. Ses opinions l'ont fait desti-
» tuer sous l'empire; des calomnies l'ont

» fait destituer sous la monarchie ; mais il
» n'en est pas moins un excellent parti.
» J'ai la promesse d'un très-bon débit de
» tabac dans une ville de province pour
» la femme qu'il épousera ; et lui-même,
» en se mariant, doit être nommé officier
» de gendarmerie dans la même ville.
» Qu'ai-je voulu dans tout ceci? le bien
» de tout le monde, celui de votre nièce,
» celui de M. de Saint-Edme ; je me suis
» engagée avec la famille de ce jeune
» homme à lui chercher une bonne petite
» femme qui pût prendre de l'ascendant
» sur lui, le ranger, le changer, le con-
» vertir... » A cet aveu si franc, et j'ose le
dire si impudent, je retrouvai toute ma
colère. « Morbleu ! madame, lui dis-je,
» dois-je vous savoir gré d'avoir fait choix
» de ma nièce pour opérer ce beau mira-
» cle de conversion ? Eh quoi ! » ajoutai-
je d'un ton pénétré, « vous qui m'aviez
» promis le bonheur de cette nièce ché-
» rie !... Au surplus tout est découvert, et

» vous ferez sagement de renoncer à vos
» projets; surtout ne comptez plus sur
» moi pour les seconder. » Madame Déristel me répondit avec dignité qu'elle n'avait pas besoin des services d'un homme comme moi ; que, ne fût-ce que par esprit de vengeance, elle persistait dans son dessein d'empêcher le mariage de Henri et de Rose ; qu'elle espérait encore marier Rose à son protégé Saint-Edme ; et elle me signifia fort impoliment de ne plus reparaître dans sa maison.

Effrayé des discours de cette femme intrigante, et rendu tout-à-fait à mes bons sentimens pour le fils et la nièce de ma femme, je crus devoir prévenir Henri et madame Lefèvre des menaces de madame Déristel. Henri ne fit qu'en rire ; mais madame Lefèvre en parut fort inquiète. Henri avait eu la générosité de ne point révéler mes intrigues à sa tante et à sa cousine ; mais madame Lefèvre et Rose, se souvenant que c'était moi qui leur avais fait connaî-

tre cette madame Moreau, avaient conçu quelques soupçons contre moi. Elles me recevaient avec froideur, presque avec défiance; et cependant j'étais alors tout feu pour Rose et pour Henri. Je brûlais de réparer mes fautes; j'attendais avec impatience le retour du marquis pour tâcher de le fléchir en faveur de leurs amours.

Un nouveau chagrin survint à Henri. Rose, devinant que c'était l'inclination de son cousin pour elle qui le mettait mal avec son père, lui déclara, sans qu'on eût besoin d'exciter sa générosité, que par intérêt pour lui-même, elle se croyait obligée de renoncer à l'épouser. A ce discours, Henri, l'amoureux Henri, ne put retenir un vif mouvement de dépit: tout ce qu'il put obtenir de Rose, c'est qu'elle consentirait à lui donner sa main si le marquis de Rinville lui accordait son aveu.

Soit que madame Déristel eût appris

cette résolution de Rose et qu'elle en attendît l'effet, soit qu'elle eût abandonné ses complots, un long temps s'écoula sans que nous entendissions parler ni d'elle, ni de M. de Saint-Edme.

CHAPITRE IX.

MAUVAIS SUCCÈS D'UN NOUVEAU CHANGEMENT DE GIFFARD.—NOUVELLES DE DIVERS PERSONNAGES.

Mon café m'était échappé. N'entendant plus parler de moi, l'huissier limonadier l'avait cédé à une ancienne cantinière qui avait fait une petite fortune à la suite de nos armées pendant la guerre, et voulait l'augmenter à Paris pendant la paix. Aurais-je été en état de l'acheter? Ma dévotion moitié sincère et moitié affectée, ma grande attention à me ranger parmi les plus purs, ne m'avaient pas du tout profité. Le marquis de Rinville m'avait prêté quelque argent. Madame Déristel, quand

j'étais dans ses bonnes grâces, m'avait fait quelques petits cadeaux; mais je n'avais vu arriver aucune place, pas la plus médiocre sinécure. Mes obséquiosités auprès de quelques autres ne m'avaient pas plus réussi. J'étais toujours dans un état précaire, solliciteur, parasite de gens qui se disaient mes protecteurs, et ne faisaient rien pour moi. Dans ces premiers momens de la seconde restauration, presque tous ces gens de cour, étonnés de se retrouver sur l'eau après s'être crus noyés, cherchaient à bien assurer, à bien consolider leur sort. On faisait de belles promesses à ses amis, à ses protégés; mais chacun ne pensait qu'à soi, et ajournait le soin de penser aux autres au moment où il serait lui-même satisfait. Quelquefois je me repentais du parti que j'avais pris de me faire ultrà et dévot : c'était surtout lorsque je considérais plusieurs personnes de ma connaissance qui s'enrichissaient de leur libéralisme. « Que ne me suis-je fait libraire?

» me disais-je; que d'argent j'aurais gagné
» à imprimer les livres et les pamphlets
» de l'opposition ! »

Il survint un grand changement dans le ministère. Les hommes qui rêvaient le rétablissement des anciens priviléges étaient si pressés, si extravagans, qu'ils alarmèrent une foule de royalistes sages, modérés, sincères amis de la Charte. Je fus fidèle à mon caractère; c'est-à-dire que j'abandonnai les principes et les opinions du gouvernement qui s'en allait, pour prendre les principes et les opinions du gouvernement qui arrivait. Je ne devins pas précisément un libéral; mais j'étais un constitutionnel très-prononcé. Je continuai d'avoir de la dévotion; mais déjà ma dévotion n'était pas sans tolérance. Ce fut dans ces dispositions que j'allai rendre une visite à madame Lefèvre. Henri était chez elle. Quel fut mon bonhenr quand je l'entendis professer les mêmes doctrines politiques que moi; la seule différence, c'est

que je professais tout nouvellement ces doctrines, tandis que Henri conservait aujourd'hui ses opinions de la veille.

Le soir même, j'appris le retour du marquis de Rinville; je m'empressai d'aller le voir. « Ah ! si je pouvais, me disais-je, » le réconcilier avec son fils, si je pou» vais l'amener à consentir au mariage de » Henri et de Rose ! » Il fut bien surpris quand je lui racontai tout ce que madame Déristel avait voulu faire pendant son absence. Comme je n'avais pas ménagé la dame dans mon récit, le bon marquis était presque aussi irrité que moi-même contre cette femme. « Certes, me disait-il, je » ne veux pas, je n'entends pas que » mon fils épouse sa cousine ; mais je ne » veux pas qu'on marie cette petite Rose, » que j'aime de tout mon cœur, à un mau» vais sujet. Oh ! cette madame Déristel ! » elle est aussi active dans ses vengeances » que vive dans ses opinions. » Enchanté de ces heureuses dispositions, je me sou-

vins que le marquis s'était toujours montré plus modéré que madame Déristel, et que son cousin le vicomte. Je pensai que le moment était favorable pour frapper un grand coup en faveur de Henri.

Après avoir reconnu que M. le marquis n'avait eu que de trop justes sujets d'en vouloir à son fils qui avait jusque-là professé des principes beaucoup trop philosophiques, j'en vins à déclarer que je savais, de science certaine, qu'aujourdhui, et depuis le nouveau ministère, Henri était partisan du gouvernement; qu'en conséquence il n'y avait plus aucun motif pour que le père et le fils restassent brouillés, et que si M. le marquis voulait m'y autoriser, je ferais, sans le compromettre, une démarche à la fois franche et adroite auprès de M. Henri, pour l'engager à implorer sa réconciliation avec son père. Le marquis m'avait écouté sans m'interrompre, et toutefois en donnant des marques assez fréquentes d'impatience.

Lorsque j'eus fini : « Est-ce tout ? » me dit d'un ton amer et ironique cet homme que je croyais plus modéré que d'autres. Puis tout à coup se levant, et se livrant à la plus violente colère : « Fils indigne ! » s'écria-t-il, « ce n'était pas assez pour lui » d'être libéral ; le voilà ministériel. Ah ! » il est partisan du nouveau ministère ! il » est partisan des ministres qui ont ren- » versé mes amis ! Moi, que je me récon- » cilie avec lui ; jamais ! Je ne veux plus le » voir ; lui, mon fils ! Non, il ne l'est pas ; » cela ne se peut pas ; il est impossible » qu'il soit le fils du marquis de Rinville. » Comme, dans mon beau discours, que j'avais cru si touchant, j'avais laissé voir avec complaisance que j'étais moi-même un partisan dévoué du nouveau système : « Et vous aussi, monsieur Giffard, » continua le marquis, « vous êtes donc de ces » gens qui veulent l'égalité, la démocra- » tie ; vraiment, mon cher, je me suis bien » trompé sur votre compte ; mais non,

» non, je ne me suis pas trompé : toutes
» les fois que je jetais un coup d'œil sur
» votre vie passée, monsieur l'ancien per-
» ruquier, l'ancien révolutionnaire, l'an-
» cien hérault-d'armes du Champ-de-Mai,
» je ne pouvais être dupe ni de votre
» fausse dévotion, ni de votre affectation
» de royalisme. Mais je ne suis pas une
» girouette, moi. Sortez de chez moi; il ne
» peut plus y avoir rien de commun entre
» un homme comme vous et un homme
» comme moi. » En parlant ainsi, le marquis entra dans un arrière-cabinet dont il ferma la porte sur lui.

Jamais homme, je crois, ne s'est trouvé plus interdit que je ne le fus dans cet instant; mais bientôt toute ma colère tourna contre moi-même. Comment n'avais-je pas été assez bien inspiré pour sonder le terrain avant de m'y aventurer?

J'étais chassé de chez M. le marquis, chassé de chez madame Déristel. Je cherchai quels nouveaux protecteurs je pou-

vais implorer ; je pensai au général Dérigny.

Je n'avais pas entendu parler du général depuis les événemens de mars 1815. « Est-» il à Paris? vit-il encore? demeure-t-il tou-» jours au même endroit? » Voilà les questions que je me faisais en m'acheminant vers son hôtel. Un gros portier qui avait la tournure d'un ancien militaire, me dit que M. le général était chez lui, et que je pouvais me présenter à l'antichambre. « Il » est chez lui ! m'écriai-je, voilà déjà une » bonne chose. » Malgré sa morgue et sa mauvaise humeur habituelle, je ne doutais pas que mon ancienne pratique, le petit abbé Dérigny, ne fît quelque chose pour moi.

Je trouvai le général se promenant dans sa chambre et s'appuyant péniblement sur une canne. Il était rongé de goutte et de rhumatismes ; plusieurs de ses nombreuses blessures étaient mal cicatrisées. Au milieu de ces douleurs physiques qui souvent

le tourmentaient horriblement, il était perpétuellement en proie à des peines de cœur et d'esprit. Fort riche, lieutenant-général, décoré de tous les ordres militaires, il n'avait cessé de vivre froidement avec sa femme qui s'amusait, et le laissait aux soins d'un valet de chambre. Il était fort mécontent de son fils qui avait des maîtresses, jouait et faisait des dettes. Quand les philosophes, les vrais philosophes qui sont en si petit nombre, disent qu'ils sont heureux, plus heureux que la foule innombrable des ambitieux, ils ne sont pas compris : on croit qu'ils se vantent, on croit qu'ils mentent, on leur applique la fable du renard qui trouve les raisins trop verts; ne serait-ce pas une erreur? Je vois des causes presque certaines de souffrances dans les honneurs, les dignités, les richesses; le bonheur n'est-il donc pas réservé aux philosophes qui savent s'en passer? Pendant les cent jours, le général Dérigny, dominé par les événemens,

avait fait sa soumission à Bonaparte ; puis il avait fait sa soumission au roi. Ces sermens successifs et contradictoires l'avaient indigné contre lui-même, et avaient inspiré de la défiance aux autres. Il regrettait son ancienne indépendance, son ancien amour de son pays ; et cependant, il convoitait encore une augmentation de fortune et de titres ? « Eh ! pour qui, se disait-il quel» quefois dans ses intervalles de raison ?
» pour un être usé, fatigué, que réclame
» incessamment le tombeau. » Autrefois c'était sur les champs de bataille qu'il sollicitait ; il y était alerte, actif. Aujourd'hui c'est dans les bureaux qu'il faut solliciter, et il n'a pas même la santé nécessaire pour s'y transporter. Comment aurais-je pu lui parler de moi, quand il en était réduit à ne pouvoir rien pour lui-même ? Quelquefois il s'exprimait comme le courtisan le plus humble ; quelquefois il mettait tant d'humeur dans ses discours qu'on aurait pu croire qu'il conspirait. Il prenait un

soin filial de son vieux père qu'il avait logé dans son hôtel ; quelquefois il rougissait d'être fils d'un tailleur; quelquefois il se vantait d'être le fils de ses œuvres. Voilà donc ce jeune abbé qui, par patriotisme, a jadis embrassé l'état militaire! voilà cet intrépide colonel que j'ai vu si bon et si franc à l'avant-garde de notre armée du nord! Voilà ce brillant et habile général que j'ai vu à l'armée d'Italie, heureux lieutenant d'un général en chef encore plus heureux. Que je le trouvai vieilli! que son esprit avait baissé. J'étais fort malheureux ; après cet entretien, je me sentais ému de compassion pour ce pauvre général, encore plus malheureux que moi. Comme il payait cher le tort où il s'était laissé entraîner de préférer un homme à sa patrie!

Je pensai à M. de Volnis. Je ne doutais pas qu'il ne fût du bord du nouveau ministère; pendant toute sa vie, je l'avais

vu comme moi, se déclarer toujours pour le parti vainqueur. En entrant dans sa rue, je remarquai de loin la porte cochère de la maison où il demeurait, tendue en noir. Un magnifique corbillard en velours et en argent, attelé de quatre chevaux noirs, richement caparaçonnés, agitant leurs têtes surmontées d'un panache noir, et une file de voitures de deuil remplissaient toute la rue. Je vis sous la porte un cercueil environné d'une multitude de cierges; je m'informai: c'était mon ancienne pratique, M. de Volnis, l'écrivain philosophe, l'infatigable candidat de nos assemblées législatives, qu'on allait enterrer. Il laissait une bien petite fortune; mais une vieille gouvernante qu'il avait fini par épouser quelques années auparavant, et qui avait une douleur très-éclatante, avait cru devoir par vanité, et pour mieux exprimer ses regrets, commander de magnifiques funérailles. Je vis arriver un nombre in-

fini, non pas de parens (il était sans famille) mais d'amis en grand deuil; il y avait des députations de tous les corps savans et littéraires, plusieurs membres de l'institut en grand costume. Nous étions en hiver; j'avais sous ma redingote un habit d'une couleur foncée qui pouvait passer pour un habit noir; je n'avais que trop de temps à moi; j'eus la curiosité de me joindre au cortége, au moment où il se mit en marche pour l'église. J'assistai à un service qui me parut un peu long, malgré mon habitude de dévotion; cependant j'y priai avec ferveur pour l'âme du défunt. Après le service, je montai dans une des voitures de deuil; les trois personnes avec lesquelles je me trouvai m'étaient absolument inconnues. Pendant les trois ou quatre premières minutes, tandis que la voiture roulait lentement à la suite du corbillard, on parla d'un air triste et avec un ton de regrets, des talens et des vertus

de l'homme respectable dont on célébrait les funérailles: c'était une grande perte que faisait la France littéraire. Pendant les trois ou quatre autres minutes qui suivirent, on se permit quelques critiques sur ses talens et quelques observations sur son caractère. « Au fait, disait-on, dans ses » écrits il avait peu d'imagination, point » de sensibilité; et dans le commerce de » la vie on ne peut se dissimuler qu'il a » toujours été souverainement égoïste. » Pendant tout le reste du voyage, on parla de la nouvelle convocation des chambres, du nouveau ministère, d'un nouveau mélodrame et d'un nouveau vaudeville qu'on jouait aux Variétés. Arrivé au cimetière, j'entendis plusieurs oraisons funèbres prononcées par des amis intimes de l'homme respectable. Il y en eut une prononcée par une des personnes avec qui j'avais fait la route; c'était celui d'entre nous qui s'était le plus extasié sur le mérite du nou-

veau mélodrame : il put à peine achever son discours, tant il était suffoqué par les sanglots. Après les discours, tous les assistans entourèrent les orateurs et leur firent des complimens sur la manière noble, éloquente, élégante et sentimentale avec laquelle ils avaient exprimé les regrets des assistans, de Paris, de la France, de l'Europe : la réputation de M. de Volnis n'était-elle pas européenne ? Deux jours après, on ne parla plus nulle part ni du grand homme ni de ses écrits.

Mais à qui donc m'adresser pour sortir de mon embarras pécuniaire, qui devenait de jour en jour plus imminent, plus effrayant ? Je me hasardai à en glisser quelques mots à Henri. Depuis que j'avais été témoin dans son duel contre M. de Saint-Edme, en dépit de lui-même, il était moins mon ami ; cependant il s'empressa de me prêter une somme modique sans doute, mais encore au-dessus des moyens que je

lui connaissais; et il promit de me recommander à un homme qui venait d'être appelé à une place importante dans le nouveau ministère.

CHAPITRE X.

NOUVELLE RÉCONCILIATION DU MARQUIS ET DE SON FILS.

Dès les premiers jours de son arrivée, le marquis, quoique fort irrité contre madame Déristel, avait voulu la voir. Le portier lui avait dit que madame et mademoiselle étaient à la campagne; M. de Rinville était fort étonné de ne pas recevoir de leurs nouvelles.

Henri cependant avait terminé son droit. Jusque-là il n'avait fait aucune démarche pour se réconcilier avec son père. Alors il osa se présenter chez le marquis; il ne fut pas reçu. Il laissa au valet de chambre Blondin, qui avait beaucoup d'estime pour

le fils de son maître, un petit billet bien tendre, bien respectueux, par lequel il suppliait monsieur le marquis de vouloir bien lui accorder une entrevue, et il annonçait qu'il se présenterait de nouveau le lendemain. Blondin fit à son maître un tableau touchant de la douleur qu'avait éprouvée le jeune homme en apprenant que son père ne voulait pas le recevoir. Le lendemain Henri se présenta, et il fut admis.

« Ah! vous voilà, monsieur, » dit brusquement le marquis, lorsqu'il aperçut son fils, « m'avez-vous causé assez de chagrin? » m'avez-vous assez puni de l'amitié, de » l'affection que j'ai eu la sottise de concevoir pour vous? Allons, voyons, » que me voulez-vous? que me demandez-» vous? J'ai consenti à vous voir parce » que j'espère qu'enfin vous vous rendrez » à mes vœux; mais je vous déclare que si » vous persistez dans vos folles résolutions,

» dans vos opinions perverses, vous ne
» devez rien attendre de moi. »

Henri commença par déclarer à son père qu'il aimait Rose plus que jamais; qu'il était bien résolu à ne pas épouser une autre femme; mais qu'en même temps, quoique par les lois il fût absolument libre et maître de ses actions, il était décidé, tant par sa propre volonté que par la volonté de Rose, à ne point se marier sans le consentement de l'homme qui avait bien voulu lui permettre de l'appeler son père, et pour lequel il conserverait jusqu'au dernier soupir une tendresse filiale. A ces mots le marquis fut d'abord tout surpris; bientôt il reprit sa fureur, il jura que jamais il ne donnerait son consentement: puis il s'attendrit. Henri profita de ce mouvement de son cœur pour lui peindre avec transport les vertus de sa cousine. Il lui parla de la mère de Rose, de la sienne. « Comment diable pourrais-je lui résister ? » s'écria le marquis de plus en plus touché,

« j'ai eu tort de consentir à le voir. Non,
» je ne veux pas,... je ne dois pas vouloir...
» Mais cependant, puis-je être mon propre
» ennemi, en t'empêchant d'être heureux
» comme tu l'entends? Cruel, insensé jeune
» homme!... Allons, il faut bien... c'est mal-
» gré moi... » Henri, au comble de ses vœux, remercia son père et lui demanda la permission d'aller bien vite porter cette bonne nouvelle à sa tante et à sa cousine. « Attends,
» attends donc, dit le marquis, je n'ai
» point consenti.... Non, je ne consens
» pas.... » Henri était déjà loin.

Le marquis se repentait d'avoir laissé entrevoir qu'il pourrait consentir au mariage de Rose et de Henri. Il se proposait de revenir positivement sur cet aveu que son fils venait de lui arracher, et qu'il avait donné dans une espèce de délire d'attendrissement. Toute espérance de mariage avec la belle et riche Euphrasie n'était pas encore perdue; il voulait au moins revoir madame Déristel. Elle devait être re-

venue de la campagne ; il se préparait à courir chez elle. Son fidèle Blondin lui apporte un de ces larges et longs billets, annonçant toujours une mort ou un mariage. Il ouvre : c'est un billet de part du mariage de mademoiselle Alphonsine Euphrasie Moreau Déristel, avec M. Jean-Frédéric-Adolphe de Saint-Edme. « Eh quoi ! mademoiselle » Euphrasie se marie ! Sa mère renonce » à mon fils, au fils du marquis de Rinville ! elle donne sa fille à ce M. de Saint-» Edme qu'elle avait voulu marier à la » pauvre Rose ! C'est mademoiselle Eu» phrasie qui va être chargée du soin de » convertir, de ranger ce débauché, cet » homme querelleur, ce mauvais sujet » qui désole sa famille et ne vit que de » déplorables intrigues ! Comment cela se » fait-il ? » Pendant que le marquis s'adressait toutes ces questions, Blondin, son valet de chambre, souriait malicieusement ; cet homme était fort bien avec la femme de chambre de madame Déristel ;

le marquis le savait, il l'interrogea. Hélas! madame Déristel était dupe de son artifice; sa fille était tombée dans le piége préparé pour une autre. M. de Saint-Edme, admis fréquemment chez madame Déristel, pour se distraire des chagrins que lui causait cette petite Rose qui ne voulait pas qu'on lui fît la cour, avait fait la cour à la belle Euphrasie. Cette fille sensible n'avait pu résister au mérite transcendant de cet habile et brillant séducteur. Des raisons majeures, pressantes, avaient forcé madame Déristel d'agréer la recherche de M. de Saint-Edme, et même de précipiter le mariage.

A la nouvelle de ce tendre hyménée, M. de Rinville fut encore plus piqué contre madame Déristel, que contre sa fille. Bientôt il se félicita que son fils ne fût pas l'époux d'une demoiselle aussi sentimentale, et que le sentiment pouvait rendre par la suite très-coquette,... plus que coquette. Puis, se rappelant tout ce que son fils venait de lui

dire de touchant et d'affectueux, se rappelant la tendresse que lui avait témoignée cette jeune Rose qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver bonne et aimable, il prit brusquement son parti. Lorsque Henri revint, et lui annonça qu'il avait amené avec lui madame Lefèvre et Rose qui attendaient qu'il leur permît de se présenter, il courut lui-même au-devant d'elles, et il embrassa Rose en la nommant sa chère fille. Il eut bien encore quelques intervalles de regret; mais les deux jeunes gens étaient si heureux, si reconnaissans! Il leur recommanda de presser bien vite la cérémonie, pour qu'il ne lui fût plus possible de s'y opposer.

Le jour de la noce, pendant le repas, pendant le bal, la contenance de M. le marquis de Rinville offrit les plus grands contrastes: tantôt il faisait le marquis de l'ancien régime, tantôt il était le plus tendre père. Quelquefois il regardait Rose d'un air pensif et presque mécontent; si

elle levait les yeux sur lui, sa physionomie devenait riante, il s'égayait, il s'attendrissait. Il goûtait beaucoup le fameux peintre, maître de Rose, qui était un des témoins et qui retrouvait à table toute la gaieté, toute l'espièglerie d'un jeune artiste. « Enfin, » dit le marquis en soupirant, à son fils, « te voilà content! c'est » moi qui t'ai cédé. Quel dommage pourtant! point de fortune; fille d'un ouvrier et d'une couturière! tu seras heureux, c'est ce qui me console; et je vois » bien que par le temps qui court il faut » que nous tous, nous devenions un tant » soit peu philosophes. »

J'avais fondé les plus grandes espérances sur ce mariage. Je n'avais pas revu le marquis depuis la visite où j'avais tenté si maladroitement de le réconcilier avec son fils en lui apprenant que Henri était partisan du nouveau ministère. Il avait rendu son amitié à son fils, et il restait brouillé avec moi. En ma qualité d'oncle

de la mariée, j'étais de la noce. Je m'étais flatté que ce beau jour serait favorable à ma réconciliation avec M. de Rinville. Que j'étais dans l'erreur! le marquis fort aimable, fort affable, fort affectueux avec tout le monde, était froid et sec avec moi. Entre la messe et le repas, je voulus essayer de lui parler. « Laissez-moi, monsieur, me dit-il; plus rien de commun » entre vous et moi; j'ai toujours eu à me » plaindre de ma confiance en vous. C'est » à vos mauvais conseils, à vos mauvais » services que j'ai dû le peu de sottises » que j'ai fait dans ma vie; en politique » comme en conduite privée, vous êtes une » girouette. » Il me tourna le dos. « Toi du » moins, mon cher Henri, » disait-il à son fils, « tu as de mauvaises opinions; mais » tu n'en changes pas, tandis que ce » Giffard... on ne sait jamais à quoi s'en » tenir avec lui. »

Quoique Henri n'eût pas fait le mariage que le marquis désirait, celui-ci persistait

à vouloir l'adopter, le reconnaître. Henri eut beaucoup de peine à le faire renoncer à cette idée. « Mon père, lui disait-il, » si j'acceptais vos offres, n'y verrait-on » pas une grande vanité? ne m'exposerais- » je pas, ne vous exposerais-je pas vous- » même à des railleries, à des épigram- » mes qui vous affligeraient? je dois su- » bir le sort que la loi m'impose. Il me » suffit d'être aimé de vous comme un » fils; il me suffit que vous me permettiez » de vous nommer mon père. Élevé dans » une classe obscure, je serai heureux de » vivre en famille et obscurément utile à » mes concitoyens. Si par la suite je leur » dois d'être appelé à quelques hautes » fonctions, je ne repousserai point leur » choix; je leur sacrifierai sans regret » mon repos, mon goût pour la retraite, » et j'aurai la satisfaction de penser que » je dois leurs suffrages à ma conduite, » à ma probité, peut-être à mes faibles » talens. »

Peu de temps après son mariage, Henri alla s'établir dans une ville de province. Il disait qu'il ne voulait être tenté ni par l'ambition, ni par l'avidité, ni par les autres passions qui fermentent parmi les hommes des grandes villes. J'ai appris qu'il avait mérité, dans l'honorable fonction d'avocat, l'estime et l'affection de tous les habitans de la cité où il s'est retiré. Le marquis de Rinville a fait l'acquisition d'un domaine dans les environs. Il y va passer tout le temps que lui laissent les intervalles des sessions législatives. Involontairement le père et le fils en viennent souvent à parler des affaires publiques, et presque jamais ils ne sont d'accord; mais dès que la dispute commence, Rose, pour qui le marquis prend de jour en jour plus de tendresse, leur rappelle le pacte qu'ils ont fait de ne point parler entre eux de politique. La bonne intelligence et la gaieté reparaissent aussitôt. C'est madame Lefèvre qui la première a fait souvenir le

marquis que Rose avait autrefois commencé son portrait, et il s'est empressé de donner à sa bru toutes les séances dont elle a eu besoin.

Henri dans ses premières vacances a terminé sa tragédie. Il l'a envoyée à son ami Vilder, mari de la riche et belle madame Delmar; elle a été reçue avec acclamation par les comédiens; mais on prétend que les censeurs dramatiques ont demandé tant de changemens,..... tant de changemens, que l'auteur a renoncé à la faire représenter.

Avant de quitter Paris, Henri m'avait recommandé de nouveau à cet homme qui occupait une place importante dans le ministère; mais par malheur le marquis, sans me pardonner, sans se réconcilier avec moi, voulut aussi par bonté, par souvenir d'ancienne amitié, par pitié, me recommander à la même personne. Il me dépeignit à cet homme puissant comme un pauvre diable qui ne savait pas grand'-

chose, qui n'avait pas toujours eu une excellente conduite, qui n'avait pas une merveilleuse capacité, mais qui du reste n'était pas méchant, avait une mauvaise tête, mais un assez bon cœur, un peu bavard, un peu curieux, un peu indiscret, mais qu'on ne se repentirait pas d'avoir placé, pourvu qu'on le surveillât avec soin. Il résulta de cette belle recommandation qu'un mois après on crut me faire une grande faveur en me proposant une place de garçon de bureau.

J'étais trop malheureux pour avoir conservé de la vanité; toute place m'était bonne; je regardai celle qui m'était offerte comme une retraite modeste où je serais aussi inamovible qu'un conseiller de cour royale.

CHAPITRE XI.

DIVERS MÉTIERS. — GIFFARD SE RETIRE DU MONDE.

J'AVAIS été huissier du cabinet d'une Excellence ; je pris bien vite les mœurs de mon nouvel état J'étais obséquieux, empressé pour tous nos employés, familier et jovial avec mes camarades, froid et d'un laconisme impertinent avec les nombreuses personnes qui avaient affaire à l'administration. Notre ministre, tout dévoué à la légitimité, avait exercé de grands emplois sous l'empire. Il avait pris le ton altier, bref, tranchant et despotique de son ancien maître ; il ne lui manquait que son génie, mais il croyait l'avoir. A son exemple nous

étions tous vains, décisifs, insolens. Ma curiosité naturelle et si bien passée chez moi en habitude me portait à m'enquérir, à m'informer des motifs qui amenaient tant de visiteurs dans nos bureaux. Je remarquai qu'un tiers à peu près se composait d'hommes d'affaires, de fondés de pouvoir ou d'amis qui venaient solliciter pour les autres, et qu'ils apportaient dans leurs démarches plus ou moins de zèle ou de nonchalance, suivant qu'ils espéraient plus ou moins tirer parti pour eux-mêmes de ce qu'ils sollicitaient pour autrui. Je remarquai que dans les deux autres tiers, les uns voulaient faire oublier ce qu'ils avaient fait pour la révolution, les autres essayaient de mettre en lumière ce qu'ils avaient fait contre la révolution. Les premiers cherchaient avec ardeur, avec soin, à effacer jusqu'à la moindre trace qui aurait pu faire croire qu'ils avaient été législateurs, tribuns, membres des districts ou des sociétés populaires, ou exerçant une

magistrature, un emploi quelconque pendant la terreur, sous le directoire ou sous l'empire; les seconds cherchaient avec ardeur, avec soin, tout ce qui pouvait prouver qu'ils avaient émigré, qu'ils avaient combattu dans la Vendée: je reconnaissais dans leur conduite celle que j'avais tenue moi-même aux premiers jours de la restauration. Quelques-uns se vantaient d'avoir été traîtres sous le gouvernement impérial auprès duquel ils avaient fait les dévoués. Le croirait-t-on? quelques-uns venaient chercher des pièces, des extraits de jugemens, pour constater qu'ils avaient fait partie de ces bandes qui avaient arrêté, dévalisé, pillé les diligences et les courriers.

Ce fut pendant que j'étais garçon de bureau que je repris peu à peu quelques-unes des habitudes que j'avais contractées étant employé dans les droits-réunis, et barbier de village. Je ne me faisais aucun scrupule d'aller avec mes camarades au cabaret, et

le plus souvent c'était moi qui les y entraînais. Je n'avais absolument pour vivre que les émolumens de ma petite place ; ils me suffisaient à peu de chose près; mais j'étais en compte courant avec un prêteur à la petite semaine. Mes fonctions étaient un peu assujettissantes ; mais d'un assujettissement doux, ne me causant ni souci, ni peine, ni travail. Quelquefois cependant, en sortant du cabaret, ma place me paraissait une chaîne, et j'aurais désiré une profession plus indépendante. Il y eut un nouveau changement de ministère ; on fit des épurations : ces épurations s'étendirent jusqu'aux garçons de bureau. Comme j'avais été placé sous la protection du ministère qui tombait, je fus congédié.

Que faire? M'adresser au marquis de Rinville ? il ne me servira pas ou me servira mal. Avoir recours à Henri ? il n'est point à Paris. Lui écrire ? avant que sa réponse m'arrive, le besoin se sera déjà fait cruellement sentir. Aller le trouver ?

je n'ai pas de quoi faire la route. Et quelle incertitude! Voudra-t-il s'intéresser à moi? pourra-t-il faire quelque chose pour moi? J'en doute, puisque je perds ma place précisément parce que je l'avais obtenue par lui. J'éprouvais d'ailleurs une sorte de répugnance à importuner ce jeune homme. « Non, » me disais-je plein d'une sotte fierté, « je ne veux plus rien devoir ni à » l'ancien amant de ma femme, ni à son » fils, ni à sa famille... Mais que faire? re- » prendre mon ancien état? les infirmités » arrivent, la main me tremble; je ne » peux plus me raser moi-même, com- » ment raser les autres? » Je me décidai bien vite.

Le jour où j'appris ma révocation, pour me consoler, et pour aviser à me donner à moi-même un bon conseil, je ne pouvais me dispenser d'aller au cabaret. Le hasard voulut que des cochers de cabriolets de place se trouvassent dans la même salle à une table voisine de la mienne. L'un

d'eux se nommait Nicolas ; il vantait les agrémens et les bons profits du métier. « Joli état, disait-il, pour un homme » qui ne veut jamais envisager les cho- » ses que sous leur beau côté ! Conduire » à leurs affaires ou à leurs plaisirs une » foule d'hommes ou de femmes de tous » les états, de tous les rangs, de tous les » âges, et qui ne peuvent pas être tout- » à-fait des gens de rien, puisqu'ils ont » le moyen de payer une course de ca- » briolet ; charmer les ennuis de la route » par un aimable entretien avec la prati- » que, parcourir tous les quartiers de Paris, » passer les barrières, respirer l'air de la » campagne, revenir le soir à la porte des » spectacles, y apprendre le succès ou la » chute d'une pièce nouvelle ou d'une dé- » butante, est-il rien de plus agréable ? » Je jugeai aux discours de M. Nicolas qu'il avait de l'esprit et des connaissances. J'eus la curiosité de lui demander comment il était réduit à conduire un cabriolet : il me

répondit qu'il avait eu des malheurs. A ces mots je me sentis attiré vers lui par une espèce de sympathie et de ressemblance dans nos destinées. M. Nicolas avait fait la guerre. Est-il beaucoup de Français arrivés aujourd'hui à l'âge de cinquante ans qui n'aient porté les armes ? quand ce ne serait que dans la garde nationale ! Un de ses plus grands malheurs, me dit-il, était de s'être fait un ennemi personnel et déclaré de Napoléon. Cela datait de loin : il avait tiré des coups de fusil sur les marches de Saint-Roch au 13 vendémiaire ; obligé de fuir de Paris, il avait été combattre à l'armée du Rhin sous Coriolan. » Coriolan, » lui dis-je étonné? — « Eh ! » mais, me répondit-il, quand on meurt » dans les rangs des étrangers..... » A ce trait je restai en admiration de l'érudition de M. Nicolas. Il continua ses discours à ses confrères : « Mes enfans, leur disait-il, » que chacun soit diligent à s'emparer des » bonnes places, sans chercher à faire tort

» aux camarades arrivés avant lui : le ma-
» tin, dans le quartier des gens d'affaires ;
» vers midi près des restaurateurs où se
» font les grands déjeuners; vers l'heure
» du spectacle près des restaurateurs chez
» lesquels se font les grands dîners ; le
» soir aux portes des théâtres, des bals,
» maisons de jeu et autres ; toujours de
» la politesse et de la patience avec les
» bourgeois et avec le peuple. Souvenez-
» vous que vous avez le fouet à la main ;
» que si vous vous livrez à la colère, vous
» pouvez être entraînés à vous servir de
» votre arme, et que c'est toujours à vous
» qu'on donnera tort. Si on vous injurie,
» ayez l'air de ne pas entendre ; en répon-
» dant, vous vous exposez à une querelle ;
» en vous taisant, vous forcez le bour-
» geois à s'apaiser de lui-même. Il y a
» des gens qui se permettent de vous tu-
» toyer en montant dans votre voiture,
» c'est fort insolent ; mais vous ne devez
» pas avoir la puérilité de vous choquer

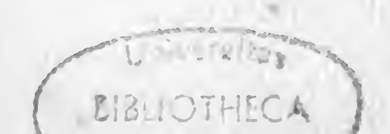
» de ce petit reste d'une ancienne aristo-
» cratie. Pressez votre cheval, mais ne
» le maltraitez pas; songez que ce bon
» serviteur est aussi une créature de Dieu;
» châtiez-le en père, jamais en bourreau.
» Surtout, criez gare et n'écrasez personne.»
Nicolas en était là de sa leçon, lorsqu'un commissionnaire du coin vint l'avertir que c'était à lui à marcher. Ses discours avaient fait une profonde impression sur moi. Je continuai de causer avec ses camarades, et mon imagination ajoutant de nouveaux charmes à la profession dont je venais d'entendre un si brillant éloge, je résolus de me faire cocher de cabriolet.

Dès le lendemain, j'étais engagé avec un maître loueur, qui me confiait tous les matins un cheval et une voiture, et à qui je devais rapporter tant tous les soirs; le surplus de ce que je gagnais était pour moi. Les premiers jours, il m'arriva quelques accidens qui heureusement ne furent pas très-graves. Que je m'amusai dans

mon nouvel état ! Que j'aimais à causer avec les bourgeois ! J'ose dire que ma conversation leur était agréable. Étaient-ils de bonne humeur ? mon babil les rendait encore plus joyeux. Étaient-ils tristes et contrariés ? j'y mettais de l'adresse, de la discrétion, de l'esprit, et quelquefois je parvenais à les faire sourire. Que j'aimais à conduire les faiseurs d'affaires ; ils payaient si bien ! les amans en bonne fortune ; ils étaient si contens ! et les parasites des ministres et des banquiers ! et les faiseurs de visites de digestion ! et les candidats des chambres et de l'institut ! et les professeurs de danse, et les jeunes médecins qui courent les cachets et les malades en cabriolet de louage, en attendant qu'ils aient un cabriolet à eux ! Quand je ne conduisais qu'une personne, je me permettais de prendre la parole ; quand j'en conduisais deux, je les laissais parler, et j'écoutais. Je fis connaissance avec toutes les maisons de campagne des environs, avec toutes les guinguettes de

la ville, des faubourgs et de la banlieue. J'étais au courant de tout ce qui se passait : je savais quand monsieur un tel donnait un grand dîner, quand madame une telle avait une soirée, quand on devait jouer ou danser toute la nuit dans telle maison. Je pourrais faire des volumes de ce que je vis, de ce que je remarquai, de ce que je devinai.

Tout n'était pas gai : un soir, je fus pris à l'heure par un gros homme enveloppé dans un manteau. Il m'ordonna de sortir par une barrière, et de pousser jusqu'au premier village. La nuit était arrivée. Après avoir passé le village, il me fit gagner un bois à travers les terres labourées ; nous faisions un long circuit qui me menait à une extrémité opposée à celle par où nous étions sortis de Paris. Arrivés sur une grande route, nous vîmes passer une diligence. Mon homme demande au conducteur s'il a une place ; sur la réponse affirmative du conducteur, mon homme me



paie généreusement, et monte dans la diligence. « Point de doute, me dis-je en regagnant Paris au petit pas : car nous avions fait près de huit lieues; « c'est un homme » qui s'enfuit, et qui veut qu'on perde sa » trace. Est-ce un conspirateur, un voleur, » ou un amant qui va rejoindre une maî- » tresse ? » Le lendemain, j'appris qu'un riche banquier avait fait une faillite énorme. Ses amis, sa famille, répandaient le bruit qu'il s'était tué; tout le monde le crut. Au signalement qu'on m'en donna, je reconnus que c'était l'homme avec qui j'avais couru toute la nuit, et je sus à quoi m'en tenir sur son prétendu suicide.

Je rencontrais souvent Nicolas sur les places où j'attendais les bourgeois. Je ne manquais jamais de lui demander ses conseils, que je tâchais de suivre de mon mieux. Il y en avait un auquel j'avais beaucoup de peine à me conformer; il allait bien de temps en temps au cabaret; mais il disait qu'un bon cocher ne devait pas y être

trop asidus. « Car, ajoutait-il, » qui peut
» calculer tous les malheurs qui mena-
» cent un cocher pris de vin? Quand il n'y
» aurait que celui d'accrocher les grosses
» voitures, comme charrettes de moellons,
» chariots de charpente, ou ces lourdes
» diligences qui partent et qui arrivent
» toujours au grand trot...» Monsieur Nicolas avait de la littérature. Il portait toujours un livre dans sa poche, et dans les stations qu'il faisait sur les places, souvent, au lieu d'entrer au cabaret, il lisait. J'eus le bon esprit de suivre son exemple. Je louai des livres à bon marché chez un vieux bouquiniste. Un jour, dans ma voiture, je relisais le roman de Candide; j'en étais arrivé au chapitre du Carnaval de Venise. Je me rappelai que, sous l'empire, quand j'étais barbier de village, j'avais lu ce même chapitre, et que j'avais pensé alors qu'il y avait en Europe plusieurs rois détrônés qui auraient pu aller à Venise pour y passer leur carnaval. « Oh! oh! me dis-je, depuis

» ce temps, la chance a bien tourné. Que de
» chutes ! que de succès ! Eh bien ! Il pour-
» rait y avoir encore aujourd'hui un nou-
» veau souper de rois détrônés ! Ce qu'il y a
» de spécial dans la circonstance, c'est
» que presque tous ces rois sont de la
» même famille. » Au moment où je fai-
sais cette réflexion, un homme assez mes-
quinement vêtu monta dans mon cabriolet.
Je reconnus en lui un ancien membre de
l'ancien directoire exécutif, chez qui j'avais
dîné plusieurs fois, d'abord lorsque j'avais
été fournisseur, ensuite, quand j'avais été
député. « Eh ! eh ! me dis-je, » en voici en-
» core un qui pourrait aller souper à Ve-
» nise ! » Je ne jugeai pas à propos de me
rappeler au souvenir du personnage. Il m'ar-
rivait assez fréquemment de conduire des
citoyens que j'avais vus dans mes temps de
prospérité ; que j'en retrouvais peu dans l'é-
tat où je les avais laissés ! Combien étaient
déchus ! quelques-uns étaient montés.

Il s'en fallait que tous mes camarades

fussent lettrés et de bonne compagnie comme mon ami Nicolas. Cependant il y avait parmi nous beaucoup d'honnêtes gens. Nous avions nos indépendans; c'étaient d'anciens jokeis qui, ayant étudié leur art dès l'enfance, s'étaient ennuyés de servir sous un maître, et avaient préféré se mettre sur place pour servir le public. Nous avions nos ambitieux; c'étaient des petits maîtres, des élégans qui, enrageant de conduire un char à gros numéro, aspiraient à devenir cochers de bonnes maisons. Nous avions d'anciens hussards, d'anciens dragons, d'autres militaires ayant servi dans la cavalerie; l'un deux était légionnaire, et discrètement cachait sa décoration. Il faut bien l'avouer : le corps comptait aussi plus d'un mauvais sujet. Beaucoup étaient ivrognes et grossiers : quelques-uns étaient pires.

Un jour je causais avec un camarade que je ne veux pas nommer ; car je ne suis pas délateur. Il était borgne et louchait de l'œil qui lui restait; c'était un

sournois dont je me défiais, un ci-devant conducteur de célérifères servant Fontainebleau, Nemours, Montargis et route. Il s'était fait mettre à pied, c'est-à-dire il s'était fait congédier, pour avoir pris *des singes*. En argot de courriers et de postillons, prendre des singes, c'est prendre des voyageurs ou des marchandises en cachette, à son profit, et au détriment de l'entreprise qui vous emploie, et qui vous paie. Ce méchant borgne avait toujours plus d'argent que ne devaient lui en rapporter ses courses. Je lui demandai d'où lui venaient tant de profits. Il sourit d'un air malicieux, et me dit qu'il avait des moyens secrets et sûrs: je le pressai, je le fis boire, et il finit par m'avouer qu'il était en relation avec la police, et qu'il conduisait peu de personnes sans avoir quelque compte à rendre de ce qu'il avait appris. J'éprouvai un vif mouvement de répugnance pour le borgne. Voulant en savoir davantage, je continuai de causer.

« Eh! mais, lui dis-je, comment peux-tu » apprendre quelque chose? les gens qui » montent en cabriolet n'ont-ils pas trop de » prudence pour parler d'affaires déli- » cates avec un cocher? Pour moi, je jase » beaucoup avec ceux que je mène; mais » jamais de politique. » — « Oh! vrai- » ment, me répondit il, j'ai des moyens » de les faire parler; je fais le mécon- » tent, le frondeur, le factieux même; je » laisse échapper des malices, des projets » qui ont l'air de complots. On me sourit, » on m'encourage, on est entraîné, on se » déboutonne, on se livre; en voilà plus » qu'il n'en faut pour un rapport. » — « Oh! c'est trop fort, m'écriai-je indigné, » je hais et je méprise un espion; mais je » méprise et j'exècre encore plus un agent » provocateur. » Quelques jours après, je sus que le borgne se répandait en menaces contre moi, et parlait de me dénoncer; j'eus une grande peur. On fait si peu de façons avec les cochers de

fiacre et de cabriolet, quand il s'élève quelques plaintes contre eux! J'allai sur-le-champ rompre mon marché avec mon maître, et je ne reparus plus sur la place.

Je me remis à fréquenter les églises. De plus en plus, la dévotion devenait un bon moyen pour les riches, d'augmenter leur fortune, et pour les pauvres, de se tirer de peine. J'allai me confesser au bon abbé Bazin. Je lui exposai ma triste situation. Il me fit avoir sur-le-champ une petite place qui se trouva vacante dans la paroisse à laquelle il était attaché, celle de donneur d'eau bénite. A la première promotion, disait-il, je ne pouvais manquer d'être suisse ou bedeau.

Que je vis de dévots! que je vis de dévotes! Je reconnus, parmi les plus zélés, beaucoup de gens qui jadis s'étaient prononcés en philosophes, en matérialistes, en athées; je me félicitais que la grâce eût touché tant d'honnêtes gens. Que de divers moyens pour subvenir aux frais du culte!

Les quêtes, les offrandes, les *ex-voto* et le bail des chaises! C'est surtout la sanctification des actes importans de la vie qui grossit la recette. Pour un baptême, on s'en rapporte à la libéralité du parrain et de la marraine. Pour un mariage, un demi-luxe, une messe basse, les offrandes de quelques parens ou amis, et près des mariés, deux cierges auxquels il faut appliquer des pièces d'or ou d'argent. Mais un enterrement! quelle aubaine que la mort d'un grand! toute l'église tendue, une messe d'apparat, tout le clergé convoqué, tous les chantres à leur poste, une multitude de cierges, et une foule de personnes en noir remplissant le chœur et la nef: quelle journée pour le donneur d'eau bénite! Nous eûmes pendant tout un carême un prédicateur en vogue qui nous valut une grande affluence. Au prédicateur succédèrent des missionnaires. Il y eut à leurs premiers exercices du tumulte, des railleries, du scandale, ce qui aux exer-

cices suivans amena un plus grand nombre de dévots, de mondains et de curieux.

Parmi ces curieux à qui j'offrais de l'eau bénite, se trouva un jour mon ami le comédien Durosay. Il me reconnut le premier. Il fut bien surpris de me voir dans de pareilles fonctions: nous causâmes. Il me reprocha fort affectueusement de ne m'être pas adressé à lui dans ma peine. « Il » me reste bien peu de crédit, me dit-il; » mais j'en ai assez toutefois pour vous » procurer une meilleure place. » Je ne refusai pas ses offres de service.

Deux jours après, Durosay vint à mon bénitier m'annoncer qu'il ne tenait qu'à moi d'entrer en qualité de sous-contrôleur ou receveur de billets, non pas au théâtre où il jouait, mais à celui dont j'avais été directeur. Cette proposition qui me souriait beaucoup, me fit faire cependant de tristes réflexions. J'allais rentrer dans un rang bien subalterne à l'administration où jadis j'avais tenu le premier rang; mais je ne serais

exposé ni aux intrigues ni aux cabales des comédiens, ni aux caprices du public, ni aux mercuriales des journalistes : receveur de billets, ne serais-je pas plus heureux que lorsque j'étais directeur? Durosay me demanda en riant si ces nouvelles fonctions ne devant m'occuper que le soir, je ne pourrais pas cumuler. J'y avais déjà pensé. Pour les offices du soir qui d'ailleurs n'avaient pas lieu tous les jours, je pourrais mettre au bénitier un surnuméraire : il n'en manque nulle part, même pour les plus petites places. Il ne s'agissait que de cacher au théâtre que j'étais employé dans une paroisse, et à la paroisse que j'étais employé dans un théâtre. Était-ce sans exemple? je crois qu'il y a encore aujourd'hui des chantres qui, après avoir entonné les psaumes à vêpres, vont chanter dans les chœurs à l'Opéra ou au Vaudeville.

Pendant quelque temps, tout alla bien. Le matin je donnais de l'eau bénite aux pieuses femmes qui venaient entendre la messe ou

se confesser, aux dévots qui venaient se faire voir, aux petits garçons et aux petites filles qui venaient au catéchisme, à l'important marguillier qui se rendait à l'assemblée de la fabrique. Le soir, je recevais les billets des jeunes gens qui se précipitaient au parterre, de la grisette qui montait avec son ami à la troisième galerie, du gros banquier qui avait loué une loge, du grand seigneur qui allait dans les loges de l'autorité. Mais tout se découvre enfin. Je fus reconnu par certains cagots qui venaient secrètement au spectacle. Les comédiens me pardonnaient volontiers de passer toutes mes matinées à la paroisse; les marguilliers ne me pardonnèrent pas d'aller tous les soirs à la comédie. Je fus destitué de ma place de donneur d'eau bénite.

Ma petite place de sous-contrôleur à la porte d'un théâtre ne me procurait qu'un existence bien mesquine, car j'exerçais mes fonctions en honnête homme. On

donna au théâtre où j'étais attaché une représentation au bénéfice d'un des premiers acteurs, qui certes n'en avait pas besoin. Cette représentation fut magnifique. On avait convoqué les acteurs les plus fameux de tous les théâtres, les danseurs, les chanteurs, les tragiques et les farceurs. Je pensai qu'ayant été directeur de ce même théâtre, j'avais quelques droits à obtenir une représentation à mon bénéfice. Je fis beaucoup de démarches, de visites. On me donna les plus belles espérances, et l'on finit par m'accorder une représentation à Versailles. Je fis une affiche fastueuse; c'était une immense pancarte; les lettres étaient en gros caractères; j'y avais mentionné jusqu'au machiniste. Je fis distribuer des petits billets d'invitation à toute la ville. Vu le mérite des pièces et la réputation des acteurs, j'avais cru pouvoir doubler le prix des petites places, et tripler celui des grandes : ces hauts prix effrayèrent les amateurs, et la représentation fut peu fruc-

tueuse. N'importe; elle me mit en goût. J'en obtins une seconde à Saint-Germain. Cette fois, je fis une affiche modeste, et j'eus la précaution de ne point augmenter les prix : on crut que la représentation était sans importance, et il y eut encore moins de monde qu'à celle de Versailles. J'en obtins une troisième dans un petit théâtre de la banlieue; je fus obligé de laisser la recette au directeur pour ses frais. Cela ne me découragea pas. Je cherchai à en avoir une quatrième; mais on se lassa de mes sollicitations. On me refusa, on me rebuta, et comme il m'échappa quelques plaintes, on prit de l'humeur, et je fus révoqué.

Je me fis cabaleur. J'allais chercher des billets chez les directeurs, chez les acteurs, chez les auteurs. Je me présentais le matin, fort poliment, en homme comme il faut, et vêtu le plus élégamment qu'il m'était possible, chez le jeune homme, ou l'un des jeunes gens dont on jouait le

soir une pièce nouvelle. Je m'annonçais comme l'ami chargé du service habituel du théâtre ; je lui proposais de soigner son ouvrage ; il me donnait ses billets. J'en vendais quelques-uns ; je distribuais les autres à quelques affidés, et j'allais au parterre crier bravo, et applaudir de toutes mes forces. C'est un assez bon métier. Outre les bénéfices que je tirais des billets qu'on me donnait, j'avais mon couvert mis chez quelques actrices dont je soutenais la vogue ; j'avais des petites pensions mensuelles chez quelques comédiens. Mais non contents de se faire applaudir, quelques acteurs, plus charlatans que les autres, voulurent faire siffler leurs camarades. Il en résulta des querelles, des combats où je reçus et donnai des coups ; cela me fit prendre en haine la profession ; car je n'aimais ni à battre ni à être battu.

Je me rappelai que dans mes jours heureux, j'avais vu venir chez moi plusieurs fois, souvent même, de pauvres diables

qui se recommandaient à ma charité; je me rappelai que j'avais vu se succéder pour réclamer mes secours, un ancien magistrat du temps de Bonaparte, de prétendus militaires qui disaient avoir été réformés, des étrangers qui disaient n'avoir pas le moyen de retourner dans leur pays. Je me souvins qu'ils venaient à moi avec des souscriptions où ils avaient placé une longue liste de noms connus et recommandables; et presque toujours j'avais satisfait à leurs demandes, soit par compassion, soit par vanité, soit pour me délivrer de leurs importunités. Je n'en vins pas tout d'un coup à les imiter. Je commencai par emprunter de petites sommes à des amis que je rencontrais. Bientôt j'allai faire mes petits emprunts à domicile, puis enfin... j'aurais rougi d'aller mendier au coin des rues; je ne rougis point d'aller demander dans les maisons. Mais quel métier! Que de fois j'entendis cette fatale réponse faite tantôt avec politesse,

tantôt avec dureté : « Monsieur, j'ai mes » pauvres à qui je donne. »

Un jour, je sortis fort en courroux de chez un homme qui passait pour charitable, et qui, non content de m'avoir refusé, s'était permis de m'adresser une espèce de sermon que je trouvai fort impertinent. Cependant le sermon produisit son effet. Lorsque ma colère fut apaisée, je fis un retour sur moi-même, et je fus honteux de la vie que je menais.

Tout Paris était alors dans l'enthousiasme du dévouement des médecins français, et des nobles sœurs de Sainte-Camille, qui étaient allés braver à Barcelone les dangers de la fièvre jaune pour sauver, secourir ou du moins consoler les nombreuses victimes de l'horrible épidémie : je partageais l'admiration générale. « Voilà de l'héroïsme! me disais-je, voilà » de la vertu!... et moi, je traîne mes jours » dans l'abjection, dans la dégradation de » moi-même.... Ah! misérable Giffard !....

» il ne s'agit pas pour toi de t'élever à
» ces grandes et belles actions; il s'agit
» seulement de sortir de l'état d'avilisse-
» ment où tu es plongé. N'as-tu donc
» pas encore assez de force et de cou-
» rage pour exercer quelque honorable
» industrie? Qu'elle soit obscure, qu'elle
» soit pénible, qu'importe si elle est
» honnête?...... Oui...... mais où aller
» dîner? »

J'étais assis sur un banc dans une allée solitaire des Tuileries. En prononçant ces derniers mots, je me levai brusquement, et tout préoccupé, je heurtai un homme qui marchait fort vite. Il me regarde, me reconnaît, et, quoique très-pressé par plusieurs rendez-vous où il est attendu, il ne peut se dispenser de causer avec moi. C'était un ancien confrère, un ci-devant cocher de cabriolet. Je m'étonnais de le voir très-bien vêtu : depuis que nous ne nous étions vus, il lui était survenu plus d'un bonheur;

un de ses oncles était mort; il avait gagné à la loterie. Il avait mis ses fonds dans le commerce maritime; ils lui avaient déjà rapporté beaucoup d'argent, et lui-même était sur le point de partir pour s'embarquer dans un petit port de la Manche. Lorsque je lui eus raconté ma déplorable situation, et les sages projets que je formais à l'instant même : « Ah! mon ami, » me dit-il tout joyeux, « remercie le ciel » de m'avoir rencontré; je peux te procu» rer cette honorable industrie que tu » cherches. Tu sais que je ne suis pas très» fort sur l'écriture; justement j'étais en » peine de trouver quelqu'un... Si tu veux, » je t'emmène avec moi comme secrétaire, » commis, subrécargue du navire sur le» quel je dois m'embarquer; et, crois-moi, » le voyage sera bon; la cargaison sera » bonne..... Trouve-toi dans deux heures » au Palais-Royal devant la rotonde, je » t'emmène dîner aux frères Proven» çaux, et là, je t'expliquerai.... » Toutes

ces propositions me convenaient fort ; j'acceptai l'invitation. Je lui demandai de quelle nature était cette bonne cargaison qu'il me vantait. Il regarda si personne ne pouvait nous entendre, et me dit : « Il s'agit d'aller sur les côtes » d'Afrique, et d'en rapporter une bonne » provision... de noirs. » — « Eh quoi ! la » traite ! » — « Oui, la traite, mais d'une » manière bien cachée, bien sûre. Tous » nos associés, tous nos correspondans » sont des hommes d'honneur, incapables » de nous trahir. Ainsi, dans deux heures, » devant la rotonde, au Palais-royal ; le » premier venu attendra l'autre. » Il doubla le pas, et courut à ses rendez-vous.

« La traite !... et c'est cet épouvantable » trafic qu'il appelle une honorable in» dustrie ! Moi ! l'aider dans cet infâme » commerce..... jamais. Moi qui tout-à» l'heure m'attendrissais, m'extasiais sur » le mérite de ces mortels généreux,.... de » ces femmes courageuses.... Oh ! qu'il

» y a loin de ces actions vraiment sublimes...... Ainsi donc, tandis que la
» vertu va chercher les plus grands périls
» par un amour presque surnaturel de
» l'humanité,...... le vice persistant dans
» ses coupables excès ,....... foulant aux
» pieds tous les sentimens de la nature,
» affronte les tempêtes, brave la sévérité
» des lois, pour l'appât d'un exécrable bénéfice...
Il faut que mon ancien confrère
» ait une bien mauvaise idée de moi
» pour me croire capable d'accepter,....
» pour avoir osé seulement me faire confidence....
Ah! c'est cent fois pis que le
» métier dont j'avais déjà tant de honte.
» Plutôt mendier encore! » Tout en parlant de la sorte, je m'acheminais tout doucement vers le Palais-Royal.

En traversant le passage de de Lorme, la rue Saint-Honoré, et la galerie du café de Foy, je regardais d'un œil de dépit ces riches boutiques d'orfévrerie, de bijouterie, de bronzes et de dorures, ces beaux

magasins de confiseurs et de marchands de comestibles: « Serait-il donc vrai que je
» sois condamné à ne pouvoir me procu-
» rer toutes ces jouissances du luxe, tous
» ces plaisirs sensuels qu'en me livrant à
» un coupable commerce.. . » Je me promenai long-temps devant la rotonde; l'heure se passait; je ne savais si je devais désirer ou craindre de voir arriver mon ci-devant confrère...... Je rencontrai un autre ancien ami : il est difficile à un homme un peu répandu dans la société de rester dix minutes devant la rotonde, sans trouver quelqu'un de connaissance. Cet ancien ami valait mieux que le nouveau commerçant , ci-devant cocher de cabriolet; c'était un bon bourgeois du marais, encore jeune et passant tout doucement sa vie dans les plaisirs. Je l'avais connu à l'estaminet de madame Belamy; je l'abordai. Il était fort intrigué. On l'attendait à dîner au faubourg Saint-Marceau dan es environs du

Jardin du Roi; il avait promis d'amener avec lui un de ces mystificateurs, de ces plaisans de société qui se font un métier de divertir les personnes chez lesquelles ils sont admis. Le plaisant lui avait manqué de parole: il allait exercer son art chez un gros banquier de la Chaussée-d'Antin auquel il avait cru devoir donner la préférence. Mon ancien ami craignait d'être mal reçu; il avait tant vanté son mystificateur à ses amis du faubourg Saint-Marceau! Tout à coup, il me vint en tête de laisser là le ci-devant cocher de cabriolet, son dîner, l'infâme industrie qu'il trouvait honorable, et d'aller remplacer le plaisant dans la maison du faubourg Saint-Marceau. Justement j'étais vêtu d'une manière mesquine, un peu grotesque, si bien que je pouvais passer aux yeux des uns pour un provincial ridicule, aux yeux des autres pour un homme qui a pris l'habit d'un rôle qu'il veut jouer.

Je me proposai à mon ami; il m'accepta,

et m'emmena sur-le-champ avec lui. En me présentant à la société, il dit tout bas à la maîtresse de la maison : « Voilà l'homme » d'esprit que je vous ai promis : » il s'agissait de faire la bête. Il s'agissait d'amuser par mes niaiseries cinq ou six convives qui étaient dans la confidence, aux dépens de cinq ou six autres qui ne savaient rien. Dans les premiers momens je fus un peu intimidé; mais bientôt j'entrai en verve, et je vis qu'il n'y a rien de si facile que de berner les gens.

Un de ceux dont je m'étais le plus moqué, bien loin de se fâcher, lorsqu'après dîner on l'eut éclairé sur mon compte, était si enchanté de moi, qu'il m'invita pour le lendemain. C'était la fête de sa femme, et il pensa que le plus galant bouquet qu'il pût lui donner, c'était de la mystifier. Par occasion, je devais mystifier en même temps son beau-père et sa belle-mère.

En peu de temps, je fus connu pour

un homme charmant et très-divertissant chez beaucoup de petits bourgeois du faubourg Saint-Marceau, de la Cité, du Marais et du faubourg du Temple. Je multipliai mes talens; je faisais des scènes de ventriloque derrière un paravent, des tours de gobelet et d'escamotage; je racontais des histoires; je jouais des proverbes à moi tout seul, et j'avais un répertoire de chansons presque inépuisable.

Plein de délicatesse, j'avais soin d'annoncer que je n'étais pas un mercenaire; que je prodiguais mes talens par complaisance, sans intérêt, pour mon plaisir et celui de mes amis; mais j'insinuais tout doucement à mes introducteurs dans les maisons où j'étais désiré, que j'étais trop poli pour refuser un cadeau offert avec grâce. Aussi outre les bons dîners où je mangeais avec appétit, et où je buvais sec, car souvent il entrait dans mes rôles de me griser, il me revenait de petits bijoux, de jolies tasses en porcelaine, quelques menues pièces

d'argenterie dont je me hâtais de faire de l'argent, bien souvent chez le marchand même qui les avait vendus, et avec lequel je m'étais mis en relation d'affaires.

« Voilà ce qui s'appelle un joli métier! » me disais-je; cela vaut mieux que la » traite des nègres. » Cependant je n'en étais guère plus riche. Il était arrêté là-haut, comme dit *Jacques le fataliste*, que je n'échapperais à aucun moyen de dissiper mon argent; je m'avisai de mettre à la loterie. Je me souvenais que c'était en gagnant à la loterie que le ci-devant cocher de cabriolet avait commencé sa fortune; mais je n'y fus pas aussi heureux que lui. Souvent j'étais loin d'avoir envie de rire, lorsqu'il me fallait aller faire le bouffon pour égayer les autres.

Une chanson fort originale circula dans les grandes sociétés de Paris. Je me la procurai; je la chantai chez mes petits bourgeois, et j'eus l'impudence de faire croire que j'en étais l'auteur. J'avais été appelé

pour mystifier un jeune homme que je ne connaissais pas même de nom. Dès les premiers mots, il fut déconcerté; son trouble amusait tellement toute l'honorable société que, poussant la raillerie un peu loin, contre ma coutume, je mis presque de la cruauté à le déconcerter encore davantage. Vers la fin du repas, on me pria de chanter; je chantai cette chanson qui courait tout Paris, et je ne manquai pas de laisser entendre qu'elle était de moi. Oh! quelle bévue!.... Ce jeune homme si candide, qu'on avait livré à mes plaisanteries, était un garçon d'esprit, de beaucoup d'esprit; c'était le véritable auteur de la chanson, et il était bien connu pour tel par la plupart des convives. Comme il prit sa revanche! comme à son tour il me mystifia! Une des choses qui me mortifia le plus, ce fut la joie qui brilla dans les yeux des valets; ce fut surtout l'espèce de défiance qu'ils conçurent soudain contre moi: en traversant la salle à manger pour aller dans

une autre pièce préparer mes petites bouffonneries de la soirée, je les vis ranger avec soin leur argenterie. « Un bateleur qui » escamote la chanson d'autrui, » semblaient-ils se dire, « est capable d'escamo» ter autre chose. » J'en éprouvai presque autant de peine qu'au moment où, sous la terreur, mon ami Lefèvre et sa femme me croyaient un féroce jacobin.

Cette aventure porta une fâcheuse atteinte à ma réputation d'homme d'esprit. Dans les mêmes sociétés où j'avais brillé, où j'avais ébloui, on me trouvait pâle, gauche et niais. « Lui! disait-on, lui! oser » se dire l'auteur de cette jolie chanson! » — « Je n'en ai pas été dupe un instant. » — « Et moi donc, je l'en avais toujours » jugé incapable. » Ce fut bien pis, quand un négociant en vins que j'avais mené plus d'une fois à ses magasins de Bercy, me reconnut pour un ancien conducteur de cabriolet; toutes les portes me furent fermées.

« Ah! vous me méprisez, parce que j'ai
» conduit un cabriolet! et vous croyez
» que je ne suis pas capable de faire une
» chanson! je vous prouverai que je suis
» homme à faire beaucoup mieux. » Un
roman bien noir venait de paraître; je
résolus de le mettre en mélodrame. Je me
hâtai pour n'être pas devancé par d'autres;
je le portai à un théâtre des boulevards.
« Le style est aussi pur qu'élégant et
» fleuri, » me répondit-on; «mais l'intrigue
» est trop simple, les incidens ne sont
» ni assez multipliés, ni assez compli-
» qués. » J'allai au théâtre voisin. « La
» pièce et très-attachante, me dit-on;
» l'intrigue est fortement conçue; mais le
» style est trop négligé; il manque tout
» à fait de couleur. » Je présentai mon
mélodrame à un troisième théâtre. Lors-
qu'après plusieurs visites inutiles, je par-
vins près d'un secrétaire examinateur entre
les mains de qui ma pièce avait été déposée,
cet homme, qui me connaissait pour un

pauvre hère, ouvrit, sans me dire un mot, une grande armoire remplie de manuscrits, y chercha le mien, et toujours, sans m'adresser une parole, me le mit entre les mains. Je lui demandai ce que cela signifiait : « Monsieur, me dit-il, dispensez-» moi.... » Ces deux mots étaient ccompagnés du dédain le plus prononcé. Oh ! que j'aurais été en colère, si je ne m'étais senti encore plus confus !

J'avais eu beau me hâter; d'autres avaient été encore plus prompts que moi. Ce roman où j'avais puisé mon mélodrame avait également excité leur verve. Plus heureux ou plus habiles, ils parvinrent à se faire jouer. Cinq ou six théâtres donnèrent presqu'à la fois cinq ou six pièces sur le même sujet et sous le même titre. Indigné, je criai au plagiat, je réclamai dans les journaux; mais mon chef-d'œuvre n'en fut pas moins perdu pour la scène.

Faut-il dire tous les autres métiers que je fis ? Je rentrai encore à mon ancien théâtre.

C'était celui où je venais de recevoir un si mauvais compliment, en m'y présentant comme auteur. Cette fois je ne fus ni directeur, ni auteur, ni receveur de billets : J'étais *comparse* (1), c'est-à-dire, figurant: tous les soirs, j'étais peuple, garde, prêtre, paysan, brigand ou sénateur, Turc, Grec, Romain, Arabe ou Vénitien. Les jours de presse, et la veille du jour de l'an, j'allais donner un coup de main aux marchands de bonbons et de joujoux. Les veilles de tirage, j'allais écrire dans les bureaux de la loterie, ce qui s'appelle *faire des clôtures*. Ce fut une nouvelle tentation à laquelle je ne manquai pas de succomber ; en faisant des mises pour les autres, j'en faisais pour mon propre compte. Un moment j'avais été dévot, jamais je n'avais été superstitieux ; je le devins en

---

(1) En style de théâtre on nomme les figurans *des comparses*.

risquant tout mon petit pécule à la loterie royale de France. Je croyais aux rêves, je poursuivais les numéros les plus *âgés*, je combinais les différentes chances des *séries*, des *jumeaux*, des jeux de *probabilité*; je faisais des *cabales*, des *martingales*; elles ne me manquaient jamais, quand je les essayais dans ma chambre; elles me manquaient toujours lorsque l'enfant, couvert d'un bandeau, tirait les numéros de la roue de fortune. Jugez de mon malheur! Je donnais quelquefois des conseils tant aux joueurs et aux joueuses qui entraient hardiment par la porte ordinaire du bureau, qu'aux joueurs et aux joueuses qui se glissaient honteusement et furtivement par *la porte particulière*; faute de fonds, ou par étourderie, je ne suivais pas toujours les conseils que je donnais, et souvent au chagrin de n'avoir pas fait les mises que j'avais conseillées, se joignait le dépit de reconnaître

que mes calculs et mes inspirations avaient servi à faire gagner les autres.

On a pu me voir au Palais dans la salle des Pas-Perdus, copiant des requêtes pour des avocats ou des avoués; dans une échope d'écrivain, copiant des vaudevilles et des tragédies pour les auteurs ou les souffleurs, écrivant sous la dictée, des pétitions ou des lettres d'amour. On a pu me voir dans les fêtes et les foires des environs de Paris, faisant jouer les petits garçons et les petites filles à de petites loteries de macarons et de pain d'épice, vieux Pierrot d'un charlatan, compère de Polichinel.... « Eh ! grand Dieu ! » me disais-je en exerçant ce dernier métier, « fais-je » autre chose à présent que ce que j'ai fait » toute ma vie ? Toute ma vie, n'ai-je pas été » compère, paillasse, trompette de divers » charlatans plus ou moins galonnés, cou- » verts des livrées populaires ou des livrées » de l'aristocratie ? N'ai-je pas subordonné » mes sentimens, mes opinions, mes ha-

» bitudes, aux habitudes, aux opinions,
» aux sentimens des autres? n'ai-je pas
» crié bien haut en faveur de ces opinions
» que je n'avais pas, quelquefois même
» plus haut que ceux qui les avaient?... Eh!
» combien y en a-t-il de plus grands que moi,
» qui ont occupé, ou qui occupent encore
» des places importantes, et qui mérite-
» raient, à juste titre, d'être nommés, comme
» moi, les Gilblas de la révolution, ou
» les Figaro de la restauration...! Eh! com-
» bien de Tartufes et de Basiles!.... »

Ce fut encore mon ami Durosay qui me tira de peine. Il me rencontra un jour où, en regardant avec inquiétude si je n'étais pas remarqué par des agens de la police, je faisais jouer au passe-dix en plein vent, des fainéans et des vagabonds. Il s'attendrit sur mon sort; il me parla raison, sensibilité, me donna des conseils, m'offrit ses services. Je fis une pétition pour qui de droit; je demandai une apostille à l'abbé Bazin, une autre au comédien Durosay,

et, à force de démarches et de sollicitations, j'obtins à grande peine mon admission.... parmi les bons pauvres d'un vaste hospice très-connu.

Le jour où j'y entrai, je vis dans la cour mon ancienne pratique, Jérôme Grindat, le musicien des rues, qui m'avait précédé de bien peu de temps dans cet honorable asile; il s'égayait et il égayait ses compagnons D'une voix chevrotante, il chantait, en s'accompagnant sur son violon, une chanson de circonstance.

Le matin, pour me rendre au lieu de ma retraite, j'avais traversé le Luxembourg; il y avait séance à la chambre des pairs. J'avais vu descendre d'une voiture modeste deux hommes que je connaissais depuis 1789, et qui, depuis cette première époque, n'avaient cessé de m'inspirer l'estime et le respect. Leur conduite, pendant tous nos troubles, avait été

toujours courageuse, toujours patriotique, toujours honorable; maintenant ils étaient pairs de France.

« Ah! » me dis-je, en pensant à ces deux grands citoyens, en me considérant moi-même, et en écoutant Jérôme Grindat: « A travers un long âge de révolutions,
» quelques hommes sont apparus: constans,
» invariables dans leurs principes, leurs
» sentimens et leur conduite, ils se sont
» montrés toujours les mêmes, hors la
» loi ou à la tête de l'administration, dans
» le sénat ou dans les fers, entourés de
» la faveur populaire ou proscrits par les
» partis. Les événemens impuissans contre
» leur vertu ont pu changer leur fortune,
» mais non leur caractère.

» Beaucoup d'autres, comme moi,
» emportés par leurs passions et par les
» circonstances, se sont agités en tout
» sens, sont montés, descendus, ont arboré
» toutes les couleurs, se sont précipités à
» la suite de toutes les factions, et quel-

» quefois même, dans leur zèle exagéré,
» ont été plus loin que la faction domi-
» nante.

» Beaucoup d'autres, immobiles comme
» le musicien des rues, qui n'a guère plus
» bougé que le pivot d'une girouette, sont
» restés à la même place sous tous les ré-
» gimes, toujours chantant...... Mais que
» de fois ils ont changé de chansons! »

FIN DES CONFESSIONS DE LAURENT GIFFARD.

FRAGMENS

DES TABLETTES

DE LAURENT GIFFARD.

AVERTISSEMENT.

On a trouvé dans la cassette de Laurent Giffard, beaucoup d'autres manuscrits. Nous ne croyons devoir offrir au lecteur que les fragmens qui suivent.

FRAGMENS

DES TABLETTES

DE LAURENT GIFFARD.

Depuis deux ans que je suis tout-à-fait retiré du monde, et tandis que la plupart de mes compagnons s'occupent de mille petits travaux innocens, comme boîtes en carton, étuis en paille, petits meubles au tour ou en ébénisterie, je me suis amusé à écrire mes aventures, et j'ai senti redoubler mon goût pour la lecture. Je ne m'étonne pas que les anciens moines, et surtout les benédictins, aient été si érudits, et nous aient laissé de si gros ouvra-

ges. Que de volumes passent sous nos yeux, que de volumes se multiplient sous notre plume, quand on vit dans la retraite, quand on n'a point à subir les visites des oisifs, et quand on ne s'occupe qu'à lire et à écrire du matin au soir !

Je ne me suis pas résigné tout d'un coup ; j'étais honteux, désolé de me trouver où je suis ; toute ma vanité s'était réveillée. Jérôme Grindat au contraire était plus que consolé ; il était heureux. Il se félicitait de son admission dans notre honorable maison ; il l'avait toujours envisagée, me disait-il, comme la retraite qui lui était destinée, comme sa maison de campagne, comme sa métairie.

J'étais obligé de reconnaître que, si j'étais là, c'était par ma faute. Je me reprochais toutes mes sottises, et surtout la souplesse avec laquelle j'avais changé de couleur selon les événemens. Pour me trou-

ver moins coupable, je me cherchais des complices, et je faisais presque un crime à Jérôme d'avoir chanté pour tous les partis. « C'est vrai! » me répondait ce bon homme; « mais quel mal y trouvez-vous? mon » métier n'était-il pas de chanter? et ce » métier, ainsi que beaucoup d'autres, » n'est il pas de suivre la mode? eh bien! » j'ai chanté les chansons à la mode, voilà » tout. Est-ce moi qui les ai faites? j'étais » le chanteur, et non le chansonnier de la » circonstance. »

Presque tous mes camarades sont des hommes doux, paisibles; ils ont vécu sans ambition, ils achèvent de vivre sans regret et sans crainte. Il y a ici plus de tranquillité d'esprit qu'à la bourse et dans les ministères.

Les honnêtes gens sont en grande majorité dans cet asile de l'indigence, dans ce refuge du malheur et de l'impré-

voyance. C'est aussi quelquefois l'asile des belles-lettres et des beaux-arts.

J'y ai fait connaissance avec un poëte, un peintre, un musicien, un vieil avocat et un vieux maître de danse, long-temps figurant de l'Opera. Il faut l'avouer ; ces honnêtes gens ont été eux-mêmes les artisans de leur sort.

Le poëte au, lieu de faire des vaudevilles et des opéras comiques, a consumé sa vie sur deux longs poëmes, l'un didactique, l'autre épique, qu'il a fait imprimer à ses frais avec un grand luxe de typographie.

Le peintre, qui aurait réussi dans le portrait, a voulu s'élever jusqu'à l'histoire, et n'a jamais voulu descendre à faire des enseignes.

Le musicien, excellent violon, a conduit avec talent de nombreux orchestres, et n'a jamais su se conduire lui-même.

Le vieux maître de danse a voulu se faire entrepreneur de fêtes, et un été

pluvieux a emporté toutes les économies qu'il avait faites sur ses écoliers.

Le vieil avocat n'a jamais voulu plaider de mauvaises causes, et parfois il a négligé les bonnes; homme de plaisir, il a trop aimé tour à tour les grisettes, la bouillotte et la buvette.

Un ancien marchand, aussi honnête que ces artistes et l'avocat, n'a pas su profiter de l'occasion d'arranger une banqueroute.

Un autre n'a jamais voulu vendre des marchandises prohibées ou de contrebande, et n'a jamais su ni falsifier, ni surfaire, ni accaparer.

Un autre aurait rougi de se servir d'un dépôt qu'il avait entre les mains, et n'a pas même su le faire valoir.

Un autre avait eu la duperie de cautionner des amis, de leur prêter de l'argent sans billet, et de signer de complaisance des billets à leur profit.

Un vieux libraire s'est avisé de faire

imprimer des livres de théologie sous le directoire, des livres de philosophie sous l'empire, des livres un peu graveleux depuis la restauration.

Un vieux chirurgien de campagne qui n'a jamais su prolonger une maladie, non content de refuser les honoraires des pauvres, ne sortait jamais de chez eux, sans laisser un ou deux écus sur la cheminée.

Un vieil expéditionnaire, n'a pas pu obtenir la pension à laquelle il aurait eu droit après trente ans; pour avoir manifesté son opinion qui était contraire à celle de son chef, il a été renvoyé à la fin de sa vingt-huitième année.

Un ancien propriétaire a voulu faire un grand hôtel de sa petite maison, et a trop bien suivi les conseils et les plans de son architecte. Un vieux bourgeois a eu la sottise d'épouser une jeune coquette, qui aimait à changer de cachemires.

Nous avons un vieux domestique qui n'a

pas su se ménager un petit patrimoine, et qui a été chassé par les enfans de son vieux maître.

Il y en a qui n'ont pas eu l'esprit de faire leur fortune en faisant la fortune des autres.

Un commis voyageur, après avoir parcouru toute la France, toute l'Europe, après avoir contribué par son intelligence et son activité, à l'opulence de plusieurs de ses commettans, est sans ressource dans ses vieux jours; tant il a mené une joyeuse vie pendant ses courses! tant il a été habile à dépenser ce qu'il gagnait!

Un vieux maître d'écriture et de calculs se trouve parmi nous, après avoir montré l'arithmétique, les règles de trois, de compagnie et les comptes à parties doubles, à plus d'un banquier aujourd'hui fort riche.

Un vieil auteur des boulevards est dans la misère, après avoir vu courir tout Paris à ses originales facéties, dans le temps déjà

reculé où les droits des auteurs étaient tout-à-fait méconnus, après avoir enrichi cinq ou six entreprises théâtrales, moyennant un chétif salaire qu'il s'empressait d'aller consommer chez les traiteurs de la foire Saint-Laurent.

Beaucoup ne sont pas ici par suite d'un excès de délicatesse, d'une vie dissipée ou de trop peu de prévoyance.

Près du libraire qui a fait de si imprudentes spéculations, s'en trouve un autre qui ne vivait que de contre-façons; mais il a subi tant de saisies! il a été obligé de payer tant d'amendes, qu'il a vu disparaître le produit de tous ses honnêtes brigandages.

A côté de cet avocat homme de plaisir, qui n'a jamais voulu plaider une mauvaise cause, se trouve un huissier qui a tant soufflé d'exploits, tant soufflé d'exploits..... qu'on l'a forcé de vendre précipitamment, qu'il a vendu à vil prix, et qu'il n'a pu payer ses créanciers.

Un ancien censeur des journaux, comptant sur l'inamovibilité de sa place, s'est ruiné par ses folles dépenses qu'il avait poussées jusqu'à se donner un cabriolet.

Un épicier en demi-gros s'était endetté pour remplir de sucre et de café ses magasins et les magasins qu'il avait loués tout exprès. Il avait compté sur une guerre maritime; la continuation de la paix a trompé ses espérances.

Ceux qui n'ont pas toujours vécu dans un état de pauvreté, ont eu, comme moi, plus de peine que les autres à s'habituer à notre retraite. A leur arrivée, ils ont eu de l'humeur et de l'ennui; mais bientôt ils se sont consolés, ils se sont égayés.

Le commis voyageur cherche à nous distraire par le récit de ses voyages, qu'il ne manque pas de broder; le peintre dessine nos portraits en caricature; le musicien se divertit à donner des leçons de perfectionnement à Jérôme Grindat.

Les enfans du vieux domestique, hon-

nêtes et pauvres artisans, viennent le visiter, et lui apportent des douceurs; les bons procédés de ses enfans lui ont fait oublier l'ingratitude des fils de son vieux maître.

Leur exemple m'encourage, et j'espère qu'à mon tour, je pourrai bientôt me consoler et m'égayer. Cependant j'ai remarqué deux hommes arrivés depuis longtemps, et qui sont restés encore plus honteux et moins résignés que moi.

Je les voyais se promener solitairement, la tête basse, n'osant lever les yeux, n'osant parler à personne; je voyais que tous nos honnêtes gens les fuyaient; j'ai fait des questions, j'ai pris des renseignemens sur leur compte.

L'un est accusé d'avoir trempé dans les excès révolutionnaires de 1793, l'autre est soupçonné d'avoir fait partie des compagnies de *Jésus* et du *Soleil* dans l'affreuse réaction du midi.

Entraînés, égarés, dans leur jeunesse,

par des fanatismes divers, tous deux, dans leur vieillesse, sont déchirés par de semblables remords.

Les malheureux! ils m'inspirent plus de pitié que d'horreur. « Ah! grâce au ciel, » je n'ai pas de telles actions sur la con- » science! »

J'en vis un troisième presque aussi honteux; c'était un ancien agent de police; on l'avait choisi pour ce noble métier parmi les escrocs les plus habiles, vû ses connaissances morales et physiques en matière de vols. Au moment où il venait de réaliser le fruit de ses délations qu'il voulait convertir en bonnes propriétés, il a été entièrement dépouillé par ses premiers amis.

Suis-je donc destiné à ne rencontrer autour de moi que des contrastes? Il y a bien long-temps qu'on a dit qu'il ne peut exister sur la terre deux hommes d'une

parfaite ressemblance ; combien une longue révolution n'est-elle pas propre à multiplier les différences !

Nous recevons des visites, et nous avons des jours de sortie. Ces jours-là, je ne manque jamais d'aller voir mon ami, mon bienfaiteur Durosay. Un matin, je vis arriver chez lui deux hommes d'un caractère bien opposé.

L'un était né en 1783. Il avait six ans, lorsque la révolution commença; ses parens avaient été des patriotes très-ardens, et ils lui avaient inspiré leurs idées démocratiques. Il avait étudié dans les écoles centrales du directoire. Sous l'empire, il n'avait pu se défaire de son amour pour l'égalité, et il raillait amèrement la nouvelle noblesse créée par Bonaparte. Sous le régime actuel, c'est plus qu'un libéral; c'est un républicain prononcé. Tout jeune encore, il avait figuré dans les fêtes de *la raison*, de *la liberté*, de l'*être suprême*; et maintenant

il raille amèrement nos processions et nos cérémonies religieuses.

L'autre était né en 1790. Il avait neuf ans au moment où la puissance de Bonaparte avait commencé; il avait étudié dans les lycées et dans les écoles militaires de l'empire; il en était sorti avec un grand amour pour la guerre. Il avait d'abord été un ferrailleur, *un sabreur*, ne ménageant pas plus les compatriotes chez lesquels il était logé que les bourgeois des villes où nos soldats étaient entrés en conquérans, et leur donnant indistinctement à tous, cet ignoble nom de *péquins*, devenu malheureusement trop usité parmi nos troupes. Bientôt il avait fait de rapides progrès dans cette doctrine de vanité et de cupidité, d'intérêt personnel et d'oubli des autres, si universellement répandue à cette époque. A la chute de Napoléon, il s'est gardé d'abjurer cette doctrine; aussi a-t-il conservé et même augmenté sa fortune. Il

affiche le plus brûlant royalisme, et, quand il le faut, la dévotion la plus fervente.

Ces deux hommes se connaissent réciproquement pour ce qu'ils sont. Je remarquai que le républicain, qui est resté pauvre, jetait des yeux irrités sur l'ancien bonapartiste qu'il regarde comme un homme vil, et que celui-ci, fier de ses richesses, souriait de mépris à l'aspect du républicain qu'il regarde comme un imbécile. L'ancien bonapartiste venait recommander à Durosay un opéra comique de circonstance composé par un jeune homme qu'il protége ; l'ultrà - libéral venait demander à Durosay un billet de faveur pour aller le soir au spectacle.

En retournant à ma grande maison, je me disais : « Beaucoup de philosophes » croient aux idées innées ; ils pensent » que chacun de nous vient au monde » avec des penchans, des inclinations, » une espèce d'instinct qui nous por- » tent à tel vice ou à telle vertu. Je me

» garderai bien de les contredire ; mais » ce qui me paraît encore mieux démontré, » c'est que l'éducation, l'éducation pre- » mière, exerce une puissante influence » sur les opinions et les sentimens de » toute notre vie. Voyez ces deux hom- » mes : l'un serait-il aussi exagéré dans ses » principes ? l'autre serait-il aussi aban- » donné à l'égoïsme, si chacun des deux » n'avait reçu l'éducation de son temps ? » Et moi ! si ma première jeunesse ne » s'était passée à une époque où l'on » s'occupait de modes, de futilités, d'in- » trigues galantes, aurais-je été, toute ma » vie, si mobile, si léger, si flexible ? »

Peu de temps après, je tombai malade. Par les bons offices, et grâce à la libéralité de mon cher Durosay, je fus transporté dans une maison de santé où chaque malade paye une pension plus ou moins forte, selon ses facultés ou celles de ses amis. Pendant ma convalescense, je vis un jeune homme né en 1806. Il avait huit ans en 1814 ;

il avait été élevé dans un séminaire ; un confesseur à la fois rigide et mystique avait fait naître dans son âme une dévotion qui allait jusqu'au fanatisme. Ce jeune homme avait la tête faible et le cœur sincère ; sa dévotion s'était accrue avec l'âge. Tantôt, pour l'action la plus innocente, il était assailli des terreurs de l'enfer ; tantôt il croyait éprouver des extases, et il espérait avant peu opérer des miracles. Ses parens, désolés de son état, l'avaient placé dans cette maison où l'on reçoit aussi quelques personnes dont l'esprit est aliéné. « Bon jeune homme ! » dis-je en le considérant ; « encore une preuve de l'influence » de l'éducation ! »

Il y a aussi des femmes dans cette maison de santé : une vieille coquette convalescente comme moi, et qu'à bon droit on aurait pu traiter de vieille folle, ne s'avisa-t-elle pas de lancer des regards doucereux au jeune

séminariste : tout le monde le remarqua et se moqua d'elle ; le jeune homme fut le seul qui ne s'en aperçut point.

Je vis plusieurs autres dames qui payaient la haute pension, la pension des gens riches et de qualité ; elles avaient toutes des maladies de nerfs ou de langueur. Grâce à l'invention des eaux factices, sans quitter Paris, elles avaient à choisir entre les eaux minérales de tous les pays.

L'une avait été dame d'annonce de la première impératrice ; elle n'avait pu réussir à se placer dans la maison de la seconde, et elle en était encore inconsolable.

Une autre était veuve d'un préfet du temps de Bonaparte, qui, ayant dépensé tout son traitement en frais de représentation, n'avait laissé qu'une médiocre fortune. Comme la veuve regrettait la préfecture qu'elle appelait naïvement *son petit empire* ! Comme elle regrettait sa cour, ses flatteurs, ses gens, sa livrée, son

équipage ! Quel dépit pour elle de ne pouvoir sortir qu'à pied ou en voiture de place!

Ces deux dames étaient restées attachées de cœur au gouvernement de l'empire, et elles faisaient les libérales. Quel échange de regards ironiques, de mots piquans et amers entre elles et une autre, ultrà-royaliste prononcée, qui portait des fleurs de lis en bagues, en bracelets, en collier et en boucles d'oreille !

Une jeune fille qui se trouvait dans la dernière classe des pensionnaires, avait eu une longue maladie à la suite du cruel saississement que lui avaient causé d'horribles méchancetés. Elle était ouvrière en modes, et elle était sage ! Un mauvais sujet, graveur de profession, pour se venger de n'avoir pu réussir à la corrompre, avait écrit contre elle d'odieuses lettres anonymes, et répandu parmi ses compagnes et dans sa famille, une injurieuse caricature qu'il avait lui-même lithographié

Je vis une autre personne qui m'inspira dès le premier coup d'œil un touchant intérêt. C'était une femme qui avait à peu près cinquante ans. Elle était encore belle, malgré sa pâleur et les rides qui commençaient à sillonner son front; mais surtout elle paraissait bonne. On devinait à la tristesse empreinte sur tous ses traits qu'elle avait éprouvé de grands malheurs, et qu'elle en conservait un pénible et douloureux souvenir. Elle occupait un petit appartement avec une femme de chambre de son âge. Tous les habitans de la maison avaient pour elle une compassion respectueuse. On me raconta son histoire: la voici.

La famille de Sophie Dorsaine était noble et riche. Elle avait à peine seize ans lorsque ses parens l'emmenèrent en émigration. Elle habitait avec sa mère, la

ville de Manheim, tandis que son père et son frère étaient allés combattre.

Elle venait de perdre sa mère, dont le chagrin avait abrégé les jours, lorsqu'on apporta dans la maison où elle logeait, son père atteint d'une blessure mortelle; elle apprit en même temps qu'on ne savait ce qu'était devenu son frère.

Sophie prodigua les plus tendres soins à son père; ils furent inutiles; elle le vit expirer dans ses bras. Elle était mineure, on lui conseilla de rentrer en France, pour tâcher de sauver une partie de ses biens.

A peine a-t-elle passé les frontières, accompagnée d'Ursule, la femme de chambre de sa mère, qu'elle reçoit des nouvelles de son frère, mais de bien tristes nouvelles. Ce frère qu'elle adorait, avait quitté l'Allemagne, après la dispersion de son corps, pour se jeter dans la Vendée. Dès son premier combat, il avait été dangereusement blessé. A travers mille dangers, elle pénètre jusqu'au lieu où son frère a

été recueilli..... elle arrive pour recevoir ses derniers soupirs.

Le lendemain même du jour où l'on avait célébré les funérailles de son frère, elle allait partir... la ville est surprise par les bleus. La jeune fille veut fuir; elle est atteinte et conduite devant un colonel républicain. La guerre se faisait dans la Vendée d'une manière atroce : les femmes souvent n'étaient pas épargnées. Le colonel Montclair prit sous sa protection sa jeune prisonnière; il la conduisit lui-même jusqu'aux portes d'Angers, où, sous un faux nom, elle put vivre en sûreté. Ce fut lui qui, bientôt après, lui envoya sa fidèle Ursule, dont elle avait été séparée. Le colonel, dès que son service le lui permettait, accourait à Angers. Avec les plus grandes précautions, il s'occupait de la sécurité et du bien-être de mademoiselle Dorsaine. Il en avait coûté à cette jeune personne d'être forcée de recevoir les secours du colonel Montclair; mais il avait

mis tant de délicatesse à les lui offrir, il semblait si heureux d'obliger mademoiselle Dorsaine, qu'elle sentit elle-même quelque douceur à ne pas l'affliger par un refus. La mort de son père et celle de son frère avaient fait une terrible impression sur l'âme de Sophie ; le colonel cherchait, par ses soins, à lui prouver qu'il lui restait encore un ami. Il ne parvenait pas à la consoler, mais il lui inspirait une vive et tendre reconnaissance. Il avait obtenu d'elle la permission de lui écrire ; ses lettres étaient touchantes et respectueuses. Dans sa situation, il restait à mademoiselle Dorsaine peu d'espoir de conserver ses biens. Le colonel, par ses correspondances avec des hommes fort puissans alors, faisait des démarches pour empêcher qu'elle ne fût considérée comme émigrée.

Six mois se passèrent avant que le colonel osât faire entendre à mademoiselle Dorsaine que le plus sûr moyen de sauver sa fortune, serait de lui accor-

der sa main. Aux termes d'une des nombreuses lois de ce temps, les biens étaient conservés aux filles et aux veuves des émigrés ou des Vendéens, qui avaient épousé un militaire républicain. Le colonel avait une protectrice zélée auprès de mademoiselle Dorsaine; c'était mademoiselle Ursule. Mais il avait un appui encore bien plus grand dans la reconnaissance de la belle Sophie. Au milieu de ses malheurs et de la douleur que lui causaient les pertes cruelles qu'elle avait faites, elle éprouvait je ne sais quel charme consolateur à se rappeler les procédés généreux de M. Montclair. Mademoiselle Ursule ne cessait de répéter à sa maîtresse qu'en supposant que son mariage ne la fît pas rentrer dans ses biens, ce mariage au moins lui donnerait un état dans le monde, et que ce serait toujours un très-beau sort pour une femme d'être l'épouse d'un colonel de l'armée française. Mademoi-

selle Dorsaine se laissa persuader, et devint bientôt madame Montclair.

Le colonel voulut que sa femme allât s'établir à Paris. Il avait obtenu un congé de quelques jours qu'il passa près d'elle ; mais bientôt son devoir le rappela sous les drapeaux. Il fut nommé général de brigade, et partit pour aller commander un corps à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Deux mois après, madame Montclair lisait dans un journal le récit d'une grande victoire ; tout à coup le papier s'échappe de ses mains.... Après s'être couvert de gloire, le général Montclair avait été tué... Quel coup affreux pour cette malheureuse femme ! Son père, son frère, son mari, victimes de la guerre ! Quel effroi, quelle horreur lui inspiraient ces querelles des hommes aussi atroces qu'insensées qui se décident, ou plutôt s'enveniment par le fer, le feu, le carnage, la dévastation !... qui moissonnent tant de générations, qui anéantissent des familles !... En moins de

deux ans, elle avait été frappée comme fille, comme sœur, comme épouse : elle était grosse. « Ah ! grand dieu ! s'écriait-» elle, si j'ai un fils, ils me l'enlèveront... » ils le tueront. »

Elle tomba dans un sombre désespoir. Pendant quelques jours, sa chère Ursule put à peine obtenir d'elle quelques paroles. A la fatale nouvelle, elle avait été suffoquée ; elle n'avait pu verser une larme. Maintenant des pleurs coulaient sans cesse de ses yeux fixes et mornes, et son silence et ses regards annonçaient une perpétuelle et douloureuse méditation.

Tout à coup, elle sort de son abattement; elle s'occupe avec ses gens d'affaires de régler les tristes héritages des trois êtres si chers qu'elle a perdus. Au prix des plus grands sacrifices, elle réalise une somme suffisante à la vie modeste qu'elle se propose de mener; puis, rompant brusquement ses relations avec toutes les personnes qu'elle connaissait à

Paris, elle va demeurer dans un petit village à quelques lieues de la capitale.

Elle n'a pour société que sa fidèle Ursule, et ne voit les gens du pays que pour les services indispensables qu'ils peuvent lui rendre. Elle était douce, affable, bienfaisante ; on respecta le mystère dont elle cherchait à s'environner ; elle ne fut point dénoncée, elle ne fut point tourmentée. Sans rien connaître de ses malheurs, car elle avait défendu à la discrète Ursule de les révéler, on la plaignait, on l'aimait ; aucun voisin ne cherchait à troubler sa solitude.

Elle attendait dans les plus cruelles transes le terme de sa grossesse. Oh! combien elle désirait une fille ! ses vœux furent trompés: elle accoucha d'un fils.

Cet événement l'aurait mise dans le plus grand danger, si elle n'eût d'avance préparé tout son courage. « Cher enfant ! » disait-elle en baignant de larmes son nouveau-né, « non ! ils ne t'arracheront

» pas à ma tendresse ; tu mourrais comme
» ton père ; tu mourrais comme ont péri
» les miens. Non ! tu vivras ; je saurai te
» dérober aux dangers, aux horreurs de
» cette affreuse guerre, à ces lois terribles
» qui enlèvent les fils à leurs mères, pour
» en faire des assassins ou des victimes. »

Son fils reçut le nom d'Eugène : elle se garda de confier à une autre le soin de le nourrir. A peine fut-elle en état de supporter les fatigues d'un voyage qu'elle se défit de la maison où elle s'était retirée, et qu'elle partit avec son fils et sa chère Ursule, pour un petit domaine qu'elle avait fait acheter secrètement dans le département des Vosges. Il était entouré de bois, de montagnes, et absolument isolé. Là, sans affectation, elle s'annonça au vieux jardinier concierge et aux habitans d'un petit hameau situé à quelque distance de sa propriété, comme une veuve qui venait d'accoucher.... d'une fille.

Lorsqu'elle crut son secret bien assuré,

elle respira. Elle allait vivre dans un désert où la nature était âpre, sauvage, effrayante ; mais elle y était à l'abri des soupçons et des indiscrétions des hommes. Son nouveau séjour était éloigné de tous les points où se faisait la guerre. Il n'y avait point de grande route, point de passages de troupes. Elle ne voyait, et encore fort rarement, que des paysans sans ambition pour leur compte, et sans curiosité sur le compte d'autrui ; le chef-lieu où il fallait que les jeunes gens du pays se rendissent à l'époque du recrutement, était éloigné de plusieurs lieues de l'habitation de madame Montclair; elle était tranquille. Il s'en fallait que sa douleur fût éteinte, mais cette douleur se transforma bientôt en une douce et tendre mélancolie.......

Eugène, sous le nom d'Eugénie, fut élevé comme une jeune fille. Quelquefois sa mère en était honteuse. En voyant la bonne Ursule donner à son fils des leçons

de couture et de broderie, elle rougissait. « Est-ce là, se disait-elle, ce que je de-» vrais apprendre au fils du général Mont-» clair? » Mais bientôt le souvenir des terribles coups qui l'avaient frappée, venait la rendre à sa résolution.

Elle sentait combien elle était insuffisante à l'éducation de son fils; cependant elle voulut s'en charger seule, et, pour être en état de l'instruire, elle s'instruisit elle-même. Bientôt la petite Eugénie reçut des leçons de musique, de dessin, de français, d'italien, et même quelques leçons de latin. L'intention de madame Montclair n'était pas de cacher toujours le sexe de son fils; elle sentait bien que c'était impossible; mais de jour en jour, elle s'affermissait dans le dessein de ne révéler son secret, que lorsqu'elle verrait la paix universelle, solidement établie. Elle frémissait toutes lesfois qu'elle apprenait dans sa solitude les victoires éclatantes de nos armées. Elle savait trop combien ces victoires coû-

taient cher aux vainqueurs, et elle faisait remarquer à Ursule que le récit de tous ces grands succès fastueusement annoncés dans les papiers publics, se terminait toujours par l'énumération des morts et des blessés. Elle se désolait de la continuation de la guerre; elle croyait qu'elle ne finirait jamais. De quel poids elle se sentit soulagée à la nouvelle de la paix d'Amiens!

Son fils avait neuf ans; il était dans la plus complète ignorance de son sexe. Comment aurait-il pu pénétrer le secret que lui cachait sa mère? il ne voyait qu'elle et sa bonne Ursule. Madame Montclair s'était attachée surtout à inspirer à son fils la douceur, la modestie, la timidité d'une jeune fille. Elle y était à peu près parvenue; le caractère bon et aimable du jeune enfant avait favorisé les desseins de sa mère. Quelquefois cependant, elle s'effrayait en lui voyant des accès de vivacité, de pétulance; avec quel soin elle cher-

chait à modérer cette impétuosité ! Malgré tous ses efforts, elle ne put réussir à lui donner de la coquetterie, et la petite Eugénie s'occupait très-peu de sa parure. Au moment de cette heureuse et trop courte paix d'Amiens, madame Montclair fut tentée d'avouer son mensonge à son fils; mais quel embarras ! elle hésitait, elle tremblait de l'aveu qu'elle allait faire; et d'ailleurs Eugène était si jeune ! Pourrait-il-la comprendre ? pourrait-il comprendre ses motifs ? n'allait-il pas en vouloir à sa mère ? n'allait-elle pas perdre sa confiance ? et comment s'y prendre pour révéler un mystère aussi étrange ? Quelquefois elle voulait charger de la confidence Ursule pour qui la petite Eugénie avait beaucoup d'amitié. Le temps se passa; la guerre éclata de nouveau; les transes de madame Montclair revinrent avec plus de force. Combien elle se félicita de n'avoir point parlé !

Eugène, toujours sous le nom d'Eugé-

nie, avait atteint seize ans. Il aurait été d'une taille moyenne pour un garçon ; il était d'une grande taille pour une fille, et les gens du pays disaient que la demoiselle de madame Montclair était aussi belle que bonne. A cette époque, il arriva une cruelle contrariété à madame Montclair. Ursule reçut la nouvelle que sa mère était dangereusement malade. Elle implorait de sa maîtresse la permission d'aller voir sa mère. Comment la refuser? Elle promettait de revenir ; mais pendant son absence, madame Montclair, dont la santé commençait à s'altérer, pouvait-elle vivre seule? Et comment ne pas mettre dans la confidence la personne qui remplacerait Ursule?

Depuis près de deux ans, une maison bien modeste, une cabane avait été construite à un quart de lieue de l'habitation de madame Montclair. C'était là, au pied d'une montagne couverte de bois, que demeurait Jacques Morin, le garde fores-

tier avec sa femme et sa fille âgée de treize ans. Ce voisinage avait d'abord contrarié madame Montclair ; mais que faire ? Il avait bien fallu qu'elle s'y habituât. Jacques Morin, qui avait servi, était presque toujours à la chasse ou à la pêche ; il était fort poli, fort respectueux, quand par hasard il rencontrait à la promenade madame Montclair et sa fille. Madame Morin très-vive très-prévenante, très-communicative, était venue plusieurs fois aider Ursule dans son service, et avait pris en grande affection la jeune Eugénie. Madame Montclair s'était montrée bienveillante pour madame Morin ; madame Morin s'était montrée très-reconnaissante envers madame Montclair. Deux ou trois fois, la femme du garde forestier avait amené avec elle sa fille, la petite Fanchette, que mademoiselle Eugénie avait semblé voir avec un très-vif plaisir. Ursule proposa de choisir madame Morin pour la remplacer ; c'était une

femme sûre; on pouvait compter sur son attachement, sur sa discrétion; on pouvait lui révéler le grand secret; elle n'en parlerait à personne, pas même à son mari. Madame Montclair hésita longtemps, enfin elle se décida.

Quelle fut la surprise de madame Morin! « Eh quoi! s'écria-t-elle, cette jeune » Eugénie! c'est un jeune homme! Je » n'en reviens pas. Ah! madame, je me » le figure avec ses habits d'homme... » Quel joli garçon!... » A ce mot, madame Montclair se repentait déjà d'avoir mis madame Morin dans sa confidence; mais le mal était fait. Madame Morin s'engagea sous les plus grands sermens à garder le silence.

Ursule partit. L'amitié de madame Morin pour mademoiselle Eugénie semblait avoir redoublé. Madame Montclair, revenue de ses premières craintes, prit bientôt en elle une entière confiance. Mademoiselle Eugénie aimait beaucoup à faire de

longues promenades, et sa mère, retenue souvent chez elle par sa mauvaise santé, la laissait sortir avec madame Morin.

Un jour Eugénie pria en grâce madame Morin de vouloir bien la conduire chez elle; il y avait si long-temps qu'elle n'avait vu la petite Fanchette qu'elle aimait de tout son cœur! Madame Morin y consentit. Au moment où elles arrivèrent, Jacques Morin rentrait; il venait de la chasse. Il posa son fusil contre la cheminée, et salua respectueusement mademoiselle Montclair. Celle-ci, après avoir embrassé de bonne amitié la petite Fanchette qui rougissait, sans savoir pourquoi, regardait le fusil avec une grande curiosité; elle témoigna le désir d'apprendre comment on se servait de cette arme. « Oh! oh! » lui répondit en riant Morin, « ces joujoux-là » ne conviennent pas à de jeunes filles; » elles sont gauches à s'en servir. » » — « Pourquoi donc cela? » dit Eugénie en saisissant le fusil, en le tournant et le

retournant lestement dans ses mains. « Eh !
» eh ! notre jeune demoiselle », lui dit Morin, « je crois en effet que vous y seriez
» bientôt aussi habile que moi. » Mademoiselle Eugénie voulut que Morin lui enseignât sur-le-champ comment il fallait tenir le fusil. Celui-ci, après s'être bien assuré que son arme n'était pas chargée, lui fit ajuster sa petite fille Fanchette qui s'était remise à travailler dans un coin de la chambre, et qui, toute effrayée, se leva pour se sauver dans un coin opposé. Fanchette, en voyant mademoiselle Montclair suivre avec précision les instructions de son père, la trouvait encore plus aimable; elle avait peur, et elle riait. Madame Morin admirait la grâce et l'air martial du beau garçon, tandis que le père Morin, ancien militaire, bon compagnon, grand amateur des belles, trouvait que mademoiselle Eugénie était vraiment un *beau brin* de fille.

Depuis ce jour, mademoiselle Eugénie

faisait de fréquentes visites chez le père Morin. Il lui arriva plus d'une fois de l'accompagner à la chasse, malgré les remontrances de madame Morin. Le père Morin avait une petite jument dont il se servait pour aller à la ville la plus prochaîne; mademoiselle Eugénie aimait à monter à cheval, et à faire galoper la jument, ce qui faisait mourir de peur mademoiselle Fanchette. Le plaisir de la chasse et celui de monter à cheval étaient-ils les seuls motifs qui attiraient mademoiselle Eugénie chez le garde forestier? Tandis que, sans pouvoir s'expliquer tout l'intérêt que lui inspirait Eugénie, la jeune fille de Morin sentait augmenter chaque jour son amitié pour la fille de madame Montclair, le jeune homme se sentait également entraîné vers mademoiselle Fauchette par un attrait involontaire, et qu'il ne pouvait également s'expliquer.

Madame Montclair était loin de se douter des parties de chasse, des promenades

à cheval que faisait son fils, et surtout du charme qu'il éprouvait près de la petite Fanchette; mademoiselle Eugénie ne disait rien à sa mère de ses fréquentes visites chez le garde forestier. Madame Montclair se fiait à la prudence et à la discrétion de madame Morin; elle n'en attendait pas moins avec impatience le retour d'Ursule.

Elle était heureuse; elle venait de recevoir une lettre de cette chère Ursule qui lui annonçait que sa mère allait mieux, et qu'elle espérait être bientôt de retour auprès de sa bonne maîtresse, lorsqu'un matin, au moment où elle donnait une leçon de musique à son fils, qui l'écoutait d'un air distrait et un peu ennuyé, tant il était pressé de courir auprès de sa chère Fanchette, on entendit dans le lointain le son du tambour. A ce bruit tout nouveau pour le jeune homme, la mère frémit, le jeune garçon tressaille; il s'élance à la fenêtre. C'était une compagnie de grenadiers qui sortait d'une des routes de

la forêt, et se dirigeait vers le hameau. Jamais aucun corps, ni même aucun détachement, ne traversait le pays; mais quel coin de la France, lorsque nous étions en armes contre toute l'Europe, pouvait se flatter d'être toujours exempt des logemens de gens de guerre? Tous les villages circonvoisins regorgeaient de troupes; les grenadiers devaient faire séjour dans le hameau.

A la vue de ces armes brillantes, de ces uniformes, de ces hommes marchant en ordre au son du tambour, toute l'impétuosité du jeune homme éclate; il court à la porte de la maison pour les voir de plus près; « Je suis perdue, » dit la pauvre mère, en tombant presqu'anéantie sur un fauteuil. Elle reprend ses sens; elle rejoint le cher objet de ses inquiétudes; elle veut l'arracher à ce dangereux spectacle; mais long-temps ses efforts sont inutiles. Tandis que sa mère l'entraîne, le jeune homme détourne encore les yeux,

contemple les soldats. « Oh! oh! » dit un sergent, en passant près de lui, « voilà » une grande et belle fille! » — « Elle a un » air mâle », répond un camarade.

Madame Montclair fut obligée de recevoir deux soldats que fort heureusement le jardinier, d'après les ordres de sa maîtresse, parvint à soustraire aux regards de mademoiselle Eugénie, en les logeant chez lui.

Dans la journée, mademoiselle Eugénie ne manqua pas, suivant sa coutume, de prier madame Morin de la conduire à sa maison. Le sergent qui le matin avait remarqué mademoiselle Eugénie, était logé chez le père Morin. Ils avaient renoué connaissance, ils avaient servi dans le même corps, en sorte que le sergent avait été reçu comme un ami de la maison. On était à table lorsqu'Eugénie et madame Morin arrivèrent; Fanchette servait à boire aux deux amis. Le vieux sergent avait trouvé la petite Fanchette très-jolie,

et se permettait avec elle quelques propos lestes qui faisaient rire le père. Mademoiselle Eugénie, qui avait été frappée de la belle tenue des soldats qu'elle avait vus défiler, fut enchantée de trouver un d'entre eux chez le père Morin. Elle lui fit une révérence respectueuse, qui annonçait toute la considération qu'elle ressentait pour lui et pour son habit. « Eh ! » dit le vieux sergent déjà un peu en pointe de vin, « c'est la belle fille que j'ai » vue ce matin ! » En parlant ainsi, il voulut prendre la main de mademoiselle Eugénie, qui, modeste et retenue, le repoussa un peu rudement. « Oh ! oh ! » dit-il, « elle est fière ; vive la petite Fanchette ! » père Morin ; elle est douce comme un » agneau. » Il voulut baiser la main de Fanchette.... tout d'un coup, voilà mademoiselle Eugénie qui serre avec force le bras du sergent, et le tient en respect, en lui lançant des regards menaçans.... « Eh ! » mais, c'est un garçon que cette fille-là ! »

s'écrie le sergent tout ébahi. — « Chut!
» il ne faut pas le dire », répond indiscrètement madame Morin.

Qui pourrait peindre l'étonnement, la stupéfaction de tous les personnages qui se trouvaient dans la petite chambre du garde forestier? « Cette belle fille serait » un garçon? » disait Morin. — « Oh! oh! » dit le sergent. Fanchette commençait à voir clair dans son cœur, et déjà elle se désolait que ce jeune homme qu'elle avait pris pour une fille, fût le fils d'une grande dame. Madame Morin prenait du dépit contre elle-même du mot qui lui était échappé. Mais Eugènie, ou plutôt Eugène! quels sentimens divers agitaient son âme!

C'était sans doute la vérité que venait de dire madame Morin; il en était persuadé. Mais par quels motifs lui avait-on caché son sexe? Il pressait madame Morin de questions, et cependant il jetait des regards pleins d'amour sur la jeune Fan-

chette. Il fallut bien que madame Morin répondît aux instances d'Eugénie et de son mari par une révélation complète. Elle les suppliait de ne point dire à madame Montclair qu'elle l'avait trahie. Ils le lui promirent. « Eh quoi ! » dit le sergent, en portant respectueusement la main à son bonnet de police, « mademoiselle » serait le fils du brave général Montclair! » J'ai eu l'honneur de servir sous les or- » dres de votre respectable père ; je l'ai » vu tomber, je m'en souviens, et en tom- » bant, il nous criait encore : En avant ! » A ces mots qui lui rappelaient la gloire et la mort de son père, le jeune homme se sentit tout à la fois saisi de courage, d'attendrissement et de honte ; il comprenait les motifs qui avaient engagé sa mère à lui cacher son sexe ; il brûlait de combattre, de vaincre ou de mourir glorieusement comme son père ; il jetait un coup d'œil de mépris et d'indignation sur ses vêtemens de femme. On

n'avait pas encore eu le temps de s'expliquer, de revenir de la surprise produite par l'indiscret aveu de madame Morin, lorsqu'on vit entrer madame Montclair.

Se sentant un peu mieux, elle avait suivi les traces de sa chère Eugénie; elle avait une bonne nouvelle à lui donner : le soir même, Ursule devait arriver à la ville voisine, et le lendemain matin de très-bonne heure, elle aurait repris son service auprès de sa chère maîtresse. Comment madame Montclair aurait-elle pu soupçonner que son secret venait d'être révélé ? Le jeune homme ne dit rien ; mais plus que jamais il prodiguait à sa mère des témoignages de tendresse. Cependant il semblait préoccupé; sa mère s'en inquiétait. Il attribua sa distraction à une indisposition subite; elle s'alarma encore davantage. Ils reprirent ensemble le chemin de leur maison. La fausse Eugénie dit à sa mère qu'elle avait besoin de repos ; elle l'embrassa encore plus affec-

tueusement que de coutume, avec un attendrissement visible, presqu'en versant des larmes, et elle se retira dans sa chambre.

Oh ! quelle douleur pour madame Montclair ! Le lendemain, au moment où elle se félicitait du retour de sa chère Ursule, elle reconnut à n'en pouvoir douter le plus grand malheur qu'elle eût à craindre : son fils avait fui. Au risque de se tuer, il était descendu par une fenêtre qui donnait sur le jardin ; il avait franchi un mur. Sa mère trouva sur sa table une lettre où, en peu de mots, il lui apprenait qu'il savait tout. Cette lettre était bien tendre, bien affectueuse ; mais il fuyait sa mère ! Il allait trouver un parent de son père qui avait un grade distingué dans l'armée en marche contre la Russie. Il était impatient de reprendre les habits de son sexe, et de montrer qu'il était digne de son père, et des parens de sa mère.

Éperdue, égarée, madame Montclair n'aspire plus qu'à rejoindre son fils, à se

jeter à ses pieds, à le supplier de se conserver pour elle. Elle part avec Ursule. Arrivée à la ville, elle apprend que son fils a fait ressource de petits bijoux de femme dont elle avait été heureuse de le parer; qu'il a changé précipitamment ses habits de femme contre les vêtemens de son sexe, et qu'il a pris en toute hâte la route de l'Allemagne.

Je ne raconterai point tous les détails du voyage pénible que fit madame Montclair pour rejoindre son fils. Il avait trop d'avance sur elle pour qu'elle pût l'atteindre. A Varsovie, elle apprit qu'il avait trouvé ce parent de son père auquel il voulait s'adresser; elle apprit que ce parent l'avait attaché à son état major. La malheureuse mère poursuivit sa route; elle traversa Wilna. De quel effroi elle était déchirée à l'aspect de tous ces préparatifs homicides qui précèdent, qui accompagnent ou qui suivent une immense armée en campagne!

Elle arrive à Smolensk, le jour même de la grande affaire. Elle entend le bruit épouvantable de l'artillerie. N'écoutant rien, seule, elle court sur le champ de bataille. C'était le moment où nos troupes victorieuses s'étaient mises à la poursuite de l'ennemi. Elle marche à travers les débris de chariots, de fourgons, de caissons, au milieu des chevaux renversés, des blessés implorant des secours ou la mort. Elle s'effraie en voyant la terre jonchée de cadavres russes et français..... Parmi ces derniers, un jeune homme se soulève péniblement, la regarde, la reconnaît : « Oh ma mère ! dit-il, pardonne-» moi !... » Il expire. Elle tombe inanimée sur le corps de son fils.

Sa fidèle Ursule l'avait suivie. Qu'elle eût de peine à la rendre à la vie ! Hélas ! n'eût-il pas mieux valu pour elle qu'elle succombât !... Quand elle reprit ses sens, sa raison était perdue !

Ursule ramena sa maîtresse en France.

Tant qu'elles restèrent sur le théâtre de la guerre, la déplorable madame Montclair éprouva les plus violens accès de folie. Elle devenait plus tranquille quand elle ne voyait plus les apprêts ou les signes des combats; mais alors un lugubre et muet désespoir succédait à ces terribles accès.

Voilà déjà bien des années qu'elle est dans cette maison de santé, où sa chère Ursule a voulu l'accompagner. Elle est habituellement douce, calme, et elle se montre reconnaissante de l'intérêt qu'on lui témoigne; mais si elle entend le tambour, si un uniforme frappe ses yeux, tout son corps frémit, ses lèvres se décolorent et tremblent; ses regards sont fixes et hagards; elle déchire ses vêtemens; elle court échevelée à travers le jardin en criant douloureusement : « Mon » fils!..... Eugène!...... Mon père! mon » frère!..... et toi! le père de mon fils!.... » Épuisée de fatigue, elle tombe, et son

accès ne cesse qu'après un long évanouissement.

A chaque mot de ce triste récit, je sentais augmenter mon émotion. « Pauvre » femme ! me disais-je... tant de malheurs!... » et si digne d'être heureuse!... » Oh! que je partageais bien tous ses sentimens! Combien l'histoire de ses infortunes fortifiait mon antipathie pour la guerre!

Je suis rentré dans mon asile : je m'y trouve bien; je m'y trouve très-bien. Non-seulement je suis résigné, mais je suis content. La retraite me convient; le monde est si périlleux pour moi!.... si j'y rentrais, j'y ferais encore des sottises; j'y éprouverais encore des malheurs. Ici, je suis à l'abri des passions et des événemens. Lorsque les soirs, avant de m'endormir, je pense à tous les incidens de ma vie...... Certes je suis loin de m'en glorifier; mais pour me servir d'un terme de métaphysi-

que, d'autres ont encore eu plus que moi à rougir de leur libre arbitre ; j'ai essuyé bien des traverses; mais que sont-elles auprès des épouvantables malheurs de madame Montclair? N'ai-je donc pas à rendre grâce à la providence !

Chaque jour me confirme dans l'opinion que je dois me féliciter d'être ici. Nous lisons les journaux ; nous savons les nouvelles; nous sommes au courant de tous les grands événemens, et même de tous les petits, pour peu qu'ils fassent quelque bruit. Il n'arrive pas un procès bizarre, un mariage singulier, un testament original, une révolution dans les modes, une anecdote tant soit peu scandaleuse, dont nous n'ayons bien vite connaissance. Il n'y a pas plus d'unanimité dans les opinions parmi nous, que dans les chambres et autres assemblées politiques ou littéraires ; nous avons notre

parti d'opposition et notre parti ministériel; nous avons notre extrême droite, notre extrême gauche et notre centre. Malgré tous mes efforts, je ne peux me défendre d'aller tantôt à gauche tantôt à droite; heureusement cela ne me fait rien perdre dans l'estime de mes camarades. Nos discussions, où préside la bonne foi, sont sans aigreur, sans obstination, sans animosité; nous ne vivons pas entre nous comme des moines haineux qui cherchent à se jouer de vilains tours; nous vivons comme de bons voisins qui cherchent à se rendre agréables les uns aux autres. Cependant quand je reçois quelques nouvelles du dehors, je me souviens de tout ce que j'ai fait autrefois, et je songe à ce que je pourrais faire, à ce que je ferais si dans les circonstances qui se succèdent, je quittais ma retraite : j'en frémis. Pauvre, il faut bien le dire, je n'ai pas été toujours très-délicat; qui sait si je ne deviendrais pas encore moins scrupuleux?

Riche, j'ai été sot et prodigue; qui sait si je ne deviendrais pas fier, dur et avare? Ici, du moins, j'ai une vertu négative; si je ne fais pas de bien, je ne fais pas de mal.

Au moment de la guerre d'Espagne, lorsque notre armée se préparait à franchir les Pyrénées, je ressentis intérieurement quelques regrets de ne pouvoir me lancer de nouveau dans les fournitures.... « Alte-là, me dis-je, monsieur Giffard! » Votre conduite dans les administrations » militaires de l'armée d'Italie, vous à » sans doute été fort utile; mais a-t-elle » été bien glorieuse? encouragé par les » beaux exemples, dont vous étiez entou- » ré, n'avez-vous pas quelquefois capitulé » avec votre conscience? Si vous vous re- » trouviez de nouveau dans les affaires, » faible comme vous l'êtes, ne feriez-vous » pas pis?

Lors des dernières élections, quand nous apprîmes toutes les manœuvres, toutes les menées, toutes les cabales que les différens partis se reprochaient réciproquement, et qu'il n'était pas difficile de signaler, car elles se faisaient assez publiquement, je me suis souvenu de toutes les mines souterraines que ma chère femme, mon ami Darmance et moi, nous avions fait jouer pour parvenir à ma nomination au conseil des cinq cents. Je me suis souvenu des autres cabales dans lesquelles j'avais trempé, lorsque, dans les cent jours je me fis nommer électeur adjoint à un collége d'arrondissement : « Oh ! oh ! me dis-je,
» si j'étais là, les gens qui me connaissent
» pour un homme souple, maniable, in-
» sinuant, jetteraient peut être les yeux
» sur moi pour en faire un agent, un cour-
» tier en matière électorale, soit à Paris,
» soit ailleurs, et j'en ai bien peur, je
» n'aurais pas assez de force d'âme pour
» refuser la proposition. »

Et lorsque nous apprîmes que quelques journaux presque sans abonnés avaient été sourdement achetés à grands frais; que les actionnaires de plusieurs autres qui comptaient un grand nombre d'abonnés, avaient été circonvenus, sondés, tâtés, mis à prix; que quelques-uns avaient été séduits, éblouis et s'étaient vendus; que de tous ces journaux achetés, les uns avaient pris brusquement ou peu à peu une autre couleur, les autres semblaient n'avoir été acquis que pour disparaître et s'anéantir entre les mains des nouveaux propriétaires : « Que » le ciel soit béni ! me dis-je ; si je n'étais » pas dans ma retraite, qui sait si l'on n'au» rait pas voulu me mêler dans tout ce tri» potage ? On a eu besoin de prête-noms » sans doute, d'hommes de paille à qui » on a dû promettre et compter des pots » de vin ?... aurais-je pu résister ? »

Et lorsqu'au moment du projet de loi

sur la réduction des rentes, la fièvre de l'agiotage saisit tant de personnes qui jusque-là étaient restées étrangères au jeu funeste de la bourse, lorsque tant de paisibles bourgeois, de nobles, et même, dit-on, d'ecclésiastiques et de magistrats se livraient à ces attrayantes et dangereuses spéculations, lorsque plusieurs, fort embarrassés entre le désir d'avoir des indemnités et la crainte de voir diminuer leurs rentes, poussaient à la hausse, et se hâtaient de vendre, moi qui toutes les fois que je n'avais eu rien de mieux à faire, avais cherché des ressources dans le brocantage, le courtage et l'agio, n'aurais-je pas été un des premiers atteint par l'épidémie? Qui sait, si je n'aurais pas avalé *des bouillons* bien amers? Qui sait, si *les primes*, *les reports*, *les achats ferme*, *fixe ou fin de mois*, l'obligation de payer *les différences* (1),

(1) Termes de bourse.

ne m'auraient pas de nouveau conduit à Sainte-Pélagie... ou ailleurs?

A coup sûr, j'aurais pris parti tour à tour, et dans le même jour peut-être, pour les Grecs et pour les Turcs, pour Bolivar et pour Iturbide, pour le romantique et pour le classique, pour les frères de la doctrine chrétienne et pour l'enseignement mutuel, pour la saignée et pour la médecine purgative, pour et contre la vaccine, pour et contre le gaz hydrogène, pour les bonnes lettres et pour les belles lettres, pour la congrégation et pour les libertés de l'église gallicane... Et avec mon *laisser-aller* et mon caractère de *père tout à tous*, qui sait si je n'aurais pas fini par me faire jésuite de robe courte.

Ne songeons point à sortir d'ici; j'y ai trouvé le repos, des amis, des amis qui

ne me trahiront pas, que je ne serai jamais tenté de trahir. Il n'y a entre nous ni vices à flatter, ni passions à satisfaire. Mon logement n'est pas fastueux, mais l'été, il est assez frais ; l'hiver il n'est pas trop froid. Mon mobilier n'est pas considérable, mais j'ai une chaise pour m'asseoir, et une table pour écrire. Mes vêtemens ne sont pas magnifiques, mais je n'ai ni à recevoir ni à rendre de visites de cérémonie. Ma nourriture n'est pas très-délicate, mais elle est saine, et à mon âge on a besoin de régime.... Que peut désirer de plus un sage?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

NOUVEL ALMANACH
DES GOURMANDS,

SERVANT DE GUIDE

DANS LES MOYENS DE FAIRE EXCELLENTE CHÈRE.

DÉDIÉ AU VENTRE.

PAR

A. B. DE PÉRIGORD.

Première Année.

Un volume in-18 de 300 pages, avec une gravure et une carte.
Prix : 3 fr. 50 c.

Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.
LES COMÉDIENS, acte premier, scène IX.

Prospectus.

UN homme célèbre par l'alliance heureuse et rare du talent et de la gourmandise, joignant un esprit original à un palais délicat; édifiant à table, instructif dans un livre, le modèle à la fois des amphytrions et des convives, a publié jadis, pendant huit années consécutives, un *Almanach des Gourmands* qui mérita de devenir le bréviaire des gastronomes, la règle des sociétés mangeantes, la providence des Lucullus du nouvel empire.

Pourquoi cette voix si chère à l'art des Balaine s'est-elle condamnée au silence? Depuis quatorze ans elle se repose. D'où

naît cette inaction du génie? On ne l'ignore pas : si la plume de cet écrivain estimable s'endort dans l'écritoire, son estomac n'a point renoncé à ses goûts chéris ; chaque jour son œil se promène sur quatre services préparés, alignés suivant les règles de l'art; mais il jouit en jaloux; il renferme la lumière qui jaillissait naguère de sa plume. Il dîne en silence, et, veuve de ses oracles, la cuisine est en deuil; privée d'un guide sûr, elle s'égare dans le dédale des fausses doctrines ; elle se jette dans le vague, allie le trivial au sublime; le palais le plus exercé ne reconnaît plus rien à des préparations où tous les genres sont confondus, où toutes les méthodes sont violées; le romantisme sorti des salons s'est emparé des fourneaux, il a pénétré jusque dans le sanctuaire du foyer.

Et combien les circonstances, les institutions nouvelles, le système actuel du gouvernement ne rendraient-ils pas plus utile le réveil de l'éloquent auteur de l'*Almanach des Gourmands*? Les dîners splendides, qui n'étaient jadis qu'un brillant superflu, sont devenus un des besoins législatifs de notre époque. Aujourd'hui, sans dîners point de lois, point de budget. L'art du cuisinier s'est agrandi ; il domine l'édifice social. Quel est le grand électeur de la France? Le cuisinier du ministère. Qui sert de gouvernail au milieu des tempêtes de la tribune? Le cuisinier du ministère. Qui vote dans l'urne du scrutin? L'officier de bouche du conseil. Homme unique, prédestiné par la Providence au gouvernement des choses d'ici-bas; après Dieu, le plus puissant moteur des consciences, pénètre-toi de l'importance de tes fonctions, de la sainteté de ton sacerdoce. Hélas! tu manques encore d'un code de lois ; nul guide n'affermit tes pas dans ce sentier glissant que tu parcours. L'Achille de l'*Almanach des Gourmands* reste endormi dans sa tente.

En l'absence d'Achille, des chefs moins célèbres soutenaient la fortune de la Grèce. Ajax et Ménélas, Ulysse et Diomède tenaient la campagne. En l'absence de l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, un athlète moins expérimenté se présente armé de zèle, et plein d'ardeur pour combattre les fausses doctrines

gastronomiques. La majesté des intérêts qu'il doit défendre suppléera à son inexpérience. Une étude opiniâtre et constante de la gastronomie, un palais exercé, le commerce assidu des premiers artistes en cuisine de la capitale, un vaste estomac, et la passion de l'art culinaire, tels sont les titres avec lesquels il s'annonce. Déjà nourri de la lecture des huit années de l'*Almanach des Gourmands*, il relit nuit et jour ces chefs-d'œuvre éternels de littérature nutritive ; c'est, les yeux fixés sur ce sublime ouvrage, qu'il écrira, n'épargnant rien pour se pénétrer de son esprit, et pour s'identifier avec lui aussi parfaitement qu'une liaison doit se mêler avec les divers élémens dont se compose un mets succulent.

A dater de cette année, le *Nouvel Almanach des Gourmands* paraîtra tous les ans dans le courant de novembre. Cet ouvrage, imprimé avec soin, enrichi d'une gravure et d'une carte gastronomique de la France, tiendra les gourmands dignes de ce nom, au courant de toutes les inventions, nouveautés, découvertes gastronomiques. Il indiquera les sources, signalera à la confiance des amateurs les artistes, négocians, marchands et entrepreneurs de tous les objets relatifs à l'art de bien vivre. Il se livrera parfois à des excursions politico-gourmandes, recueillera quelques poésies gastronomiques, voulant ainsi réunir l'utile et l'agréable, et persuadé qu'un beau service doit charmer l'œil en flattant le goût, et séduire l'esprit en délectant le palais.

AVIS ESSENTIEL.

Comme il est impossible de juger sans connaissance de cause, et comme des gourmands consciencieux ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vu, palpé et dégusté, nous annonçons que les avis, documens, échantillons et *légitimations*, enfin tout ce qui est relatif à l'*Almanach des Gourmands*, doit être adressé, *franc de toute espèce de port*, chez M. Tastu, rue de Vaugirard, nº 38, et jamais ailleurs. Tout ce qui sera adressé sera

soumis à l'appréciation d'un jury éclairé, pour être ensuite scrupuleusement annoncé, décrit et jugé, suivant son mérite, dans le plus prochain volume.

Nota. Les négocians, fabricans, marchands ou *amateurs* qui voudraient se procurer l'*Almanach des Gourmands*, le recevront, *franc de port* et à domicile, lors de la mise en vente, sur leur simple demande adressée à MM. BAUDOUIN FRÈRES, rue de Vaugirard, n° 36.

NOMENCLATURE

De quelques-uns des chapitres de l'Almanach de 1825.

DÉDICACE au Ventre. — De l'accord de la Gourmandise et du Gouvernement représentatif. — Traité du Déjeuner. — Traité du Dîner. — Essai didactique sur le Dessert. — Eloge du Café. — Poésies gourmandes : Ode à l'Ail. Le Dîner d'Élection. — Itinéraire gourmand dans les rues de Paris. — Excursion gourmande hors des barrières. — Voyage gastronomique dans les départemens. — Vie d'un Illustre (d'Aigrefeuille). — Constitution d'une Société gastronomique. — Discours philosophique sur la Digestion. — Du Romantique et du Classique appliqués à la cuisine. — Du Verre d'Eau sucré considéré dans ses attributions politiques, littéraires et digestives. — Journée d'un Gourmand. — Inventions culinaires. — Promenades dans une cave. — Aperçu des principaux ouvrages publiés sur la cuisine.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.


a39003 002133378b

